

L'EMPREINTE : UNE TRILOGIE

ma mère est un cactus

Marie Cliche



Cette nouvelle édition préparée par iF :: créativité collaborative a originalement été publiée aux Éditions Michel Brûlé en 2010 sous le titre *L'île cassée*.

Révision : **Elyse-Andrée Héroux, Sylvie Martin**

Correction : **Nicolas Therrien**

Correction du texte de couverture : **Elodie Faure**

Images de couverture : **Odile Joron**

Direction de création : **Nathalie Houde**

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN PAPIER : 978-2-9817563-2-9

ISBN EPUB : 978-2-9817563-3-6

© Tous droits réservés, Marie Cliche, 2018

Dépôt légal — 2018

Ma mère est un cactus

L'empreinte: une trilogie

Mon père vu de la lune

Ma mère est un cactus

Mes yeux trop bleus

Marie Cliche

Ma mère est un cactus

L'empreinte: une trilogie

L'ALCÔVE

Il était une fois...

Grand-mère commençait toujours ses histoires par « Il était une fois ». C'est elle qui a inventé la formule. Du moins, je l'ai longtemps cru. En fait, elle la tenait directement de l'Antiquité. De sa trente-troisième arrière-arrière-grand-mère qui l'aurait créée pour raconter la légende de l'île. Projeté du haut du ciel à dix kilomètres de la côte, ce gros rocher marbré de rose se serait cassé en deux en heurtant le fond de la mer. D'où son nom, l'île Cassée. Un monde hors du monde, sans histoire pour le monde, où j'ai dégringolé sans le vouloir dans le ventre maigre de ma mère, arrimée à ma vie sans frontières.

Ma mère s'appelait Flore. Flore pour une amoureuse des fleurs. Sauf que le rocher s'accordait à son ventre chiche. La sécheresse y régnait. Impossible d'y faire pousser quelque verdure que ce soit. Flore donc, pour une amoureuse de fleurs impossibles... pour une amoureuse de l'impossible.

Elle m'avait baptisée Éléonore. Joli prénom, mais long, lourd, beaucoup trop obèse pour une mère trop maigre. Elle me rebaptisa Léo. Plus pratique, plus court pour aller au plus court... Flore, pour une mère impossible.

Évidemment, une mère squelette, ça use vite un cœur naissant en mal d'amour. À force de me râper le fœtus sur ses côtes de granite, de me faire tripoter par ses mains absentes et de m'époumoner dans son désert maternel, j'avais fini par la lâcher pour m'accrocher à cette femme pleine qui flottait en périphérie de son aura de maigreur. Grosse, ma mère de cœur, je ne vous dis pas. Un ventre de baleine, une grotte, une pleine lune... chaude, douce, aimante... Ma mère ma demeure.

Immensément parfaite, ma Grosse Mère imaginaire.

Mon squelette maternel ne voyait pas plus ma Grosse Mère qu'elle ne me voyait. Le désirais tant, pourtant. Voulais qu'elle voie comment ma Grosse Mère m'enveloppait de son regard amoureux qui ne me quittait jamais. Lui aurait peut-être donné envie de me regarder ? Mais rien à faire. Flore s'en tenait à mon corps, vivait au ras du granite.

Ma Grosse Mère me voyait, elle. M'ouvrait tout grand ses bras, un sourire à réjouir un rocher, même cassé. Dans ses yeux, j'existais, je vivais. Mieux, nous étions seules au monde. Maman, l'appelais maman. L'autre, ma mère impossible, lui donnais du Flo comme elle me donnait du Léo.

Flo aussi voulait vivre seule au monde... avec mon père. Un amour de rêve, son Cyrille. Tout pour lui. Beau, brillant, charmeur, rêveur, unique héritier de la carrière de marbre qui faisait vivre l'île tout entière. La vie gros lot, quoi.

Flore avait craqué pour son Cyrille et ne s'en était jamais remise. Ne vivait que par lui, n'avait d'yeux que pour lui, lui vouait tout son amour... jusqu'à l'indicible.

Pendant ce temps-là, lui, avec son esprit de grandeur, rêvant de devenir plus grand que son père encore, concevait d'énormes projets, pour nous comme pour l'île... parlait expansion de la Carrière Rose, développement de la baie des Grottes, construction d'une citerne pour en finir avec l'éternelle sécheresse qui assoiffait le rocher, ambitionnait même de colmater la faille qui coupait l'île en deux et d'où s'échappait une plainte lugubre à faire fuir un fantôme.

On disait qu'elle rendait fou, cette plainte. Ce souffle macabre balayait en permanence la partie est du rocher, la rendant inhabitable. Mais pas pour son rêveur de Cyrille qui avait entrepris d'y bâtir maison. Le plus beau des sites du monde rose, qu'il disait. Soit à l'extrême pointe du haut plateau désertique, là où la plainte s'essoufflait pour aller mourir au large. En ces lieux, une presque caresse, la plainte,

qu'il murmurait doucement à l'oreille de Flo. Lui en fallait si peu pour la convaincre de se jeter à la mer avec lui... Accrochée aux lèvres du rocher, notre maison inachevée s'avancéait en porte-à-faux au-dessus de la mer qui, elle, rageait cent mètres plus bas au pied de la falaise. Un pari d'enfer, notre palace. Beau, charmeur, rêveur... joueur, mon père.

Le beau Cyrille jouait. Bénin, se disait Flore, pétrie d'amour. Puisqu'il en avait les moyens. Mais voilà, son Cyrille les perdait de plus en plus, ses moyens. Et elle, terrée dans sa fosse au bonheur, elle en avait si peu, de moyens. Lui passait tout, à son beau joueur. Glissait ses maldonnes sous le tapis vert de sa vie baraka en se disant que ça lui passerait. Trop intelligent, son beau rêve de mari. Il en reviendrait vite, de ses jeux d'enfant. Jusqu'à ce qu'elle réalise un jour que le joker tenait son homme par les couilles.

Féroce, un premier amour. Flore s'accrochait, continuait d'y croire. Surtout, continuait de croire en son Cyrille, à son jeu des promesses, à ses rêves de grandeur pour la Carrière Rose et pour l'île. D'ailleurs, ses projets le retenaient de plus en plus souvent sur le continent. Il travaillait si fort. Il y arriverait.

Mais voilà, c'est moi qui suis arrivée. À nos trois corps défendant. Flo n'était pas prête, Cyrille encore moins. D'ailleurs, a-t-il jamais su que j'existais ? Quant à moi, on ne m'avait pas prévenue.

Flo, qui en avait déjà plein les bras avec son mari de rêve, s'occupait donc de moi comme d'une tâche ménagère. Ma mère allumette n'avait toujours d'yeux que pour son Cyrille et ne s'allumait que quand il rentrait. Quand il rentrait. Malgré tout, elle continuait à le supporter. Le supporterait toujours. À la vie à la mort. Elle aussi avait tout misé.

J'avais quatre ans quand la vie baraka passa en d'autres mains. Continentales, celles-là. Cyrille avait tout perdu, y compris la Carrière Rose. Autrement dit, il avait joué l'île

tout entière. En brave Îlecasséen, il rapailla le peu qui lui restait et disparut du rocher avec femme, sans l'enfant. Exit, ma mère squelette. Abîmée en mer avec son Cyrille au large de l'île Cassée, trop maigre pour me prendre avec elle à bord du *love boat* percé de mon père.

Ce jour-là, tante Amande débarqua au domaine en catastrophe pour me ramener au Neptune.

Tante Amande vivait chez grand-mère, et pour grand-mère. Me ramenait à son corps défendant. Elle aussi. Décidément... Dans son cas, non pas par manque d'amour pour son petit caillou, mais plutôt par crainte du pire.

Une angoissée, tante Amande. Voyait toujours la vie dans ce qu'elle avait de pire à offrir, ou sous l'angle mort dans lequel elle s'était piégée. Elle arrivait à *surfer* sur son monde catastrophique en donnant dans un joyeux spleen éthylique.

Boum !

La grosse bagnole mauve de tante Amande venait de buter sur l'arche de granite qui jouait au portail à l'entrée du domaine paternel. Le temps d'absorber le choc, elle ouvrit la portière, s'extirpa de la voiture et s'avança en titubant dans la plainte funeste qui s'harmonisait à sa griserie, pour aller poser sur l'arche son habituel regard pur malt : « La prochaine fois, je t'aurai ! » Tante Amande en était à son troisième round avec le portail.

Comme toujours quand la plainte soufflait à voix basse, je jouais dehors. Cet après-midi-là, m'amusais sur la galerie avec mon ballon rouge sous l'œil attentif de ma Grosse Mère. Le boum nous avait fait sursauter.

Regardais tante Amande chalouper vers la maison. Chaloupait plus que d'habitude. Au passage, elle porta un toast de malheur à l'intention du salon qui s'avançait effrontément au-dessus de la mer rageuse, puis s'attaqua aux deux marches qui menaient à la galerie. Rata la première, mais se reprit juste à temps pour attraper la seconde. De son regard flou, me visa vaguement, hésita, puis soudain me contourna en marchant sur les pieds de ma Grosse Mère sans même s'en rendre compte, pour se précipiter sur mon ballon qui avait roulé plus loin. Des effluves de son habituel parfum scotch & gardénia flottaient dans son sillage. Tante Amande se

ramena, hésita encore un moment et, laissant tomber mon ballon, se mit à fixer mes chaussettes : « Viens, mon petit cail-lou, viens, on rentre au Neptune. »

C'est là que je l'ai vue. Sa tête flottait au centre de mon ballon. Flo pleurait à chaudes larmes. Ce qui lui arrivait souvent ces derniers temps. Me chamboulait tant. M'affolait. Me gonflait d'amour tout à coup pour cette mère impossible. Voulais la rassurer, la consoler. Glissais alors ma main dans la sienne... Flo la laissait tomber. Voulais la distraire, l'amuser, lui tendais l'autre poignée de ma corde à danser... la laissait tomber. Plutôt, détournait la tête en essayant de me faire croire qu'elle avait cessé de pleurer. Comme si elle pouvait me duper aussi facilement que son Cyrille arrivait à la tromper avec ses promesses de beau joueur. Les voyais, moi, ses larmes, ses torrents de larmes qu'elle n'avait que détournés vers l'intérieur de son corps en pensant me les cacher. Fixais éperdument ses yeux de naufragée qui achevaient mon espoir. L'espoir qu'elle me voie et trouve à sourire. Mais, lui demeurais invisible. Ne me restait plus alors qu'à me réfugier dans les bras de ma Grosse Mère d'où je la surveillais, inquiète, impuissante à la consoler. Et voilà qu'elle flottait dans une mare d'eau salée, au bord de la noyade.

J'ai bondi sur la porte qui refusa de s'ouvrir. Essayé de nouveau, mais en vain. Sans doute à cause du petit tapis de l'entrée qui souvent allait se coincer dans l'encadrement. Poussé de toutes mes forces. Crié. Rien. Aucune réponse de Flo. « Ouvre ! que je hurlais. Ouvre !... Ouvre !... » Toujours rien.

Couru à la fenêtre qui donnait sur le petit boudoir adjacent à la cuisine. Le bout de ma bottine fiché au creux d'un joint de maçonnerie, mes doigts crispés sur la pierre, me suis soulevée en tendant le cou vers la fenêtre à ma gauche. Dans la pièce, ne voyais qu'une pluie de larmes grêlons qui grésillaient sur le plancher. Flo était là, juste là, derrière le mur,

tout contre moi, m'ignorant. Sentais son souffle froid traverser la façade de granite. Sa bise me happait, me traversait, me glaçait, me fossilisait sur le mur de pierre.

« Viens, Léo, viens.

Tante Amande m'arracha au granite pour me déposer sur la galerie. Se remit à fixer mes chaussettes.

— Mais... tante Amande...

— Allez, mon petit caillou, viens, je t'emmène chez grand-mère, au Neptune.

— Mais...

— Viens, ta maman... Viens!

— Mais elle pleure... elle va se noyer...

— Elle... Flore est partie.

— Non, elle est là. Elle pleure. Écoute... écoute, elle pleure.

— Non, ta maman est partie avec Cyrille... Elle est partie avec ton papa.

— Non, elle est là.

— Ils... ils sont partis. Viens... on apporte ton ballon si tu veux.

— Non! Elle est là!»

Tante Amande finit par lâcher mes chaussettes. S'accroupit en soupirant. Me regarda enfin droit dans les yeux en y déversant toute sa brume. C'est là que j'ai su. Flo s'était noyée.

Braqué mon regard sur mon ballon. Vide. Plein, plutôt. Plein d'eau de mer, d'humeur saline, acide, si corrosive qu'elle avait déjà dissous la rachitique Flo. J'ai levé les yeux sur ma Grosse Mère qui, elle, baissa les siens pour venir m'envelopper de sa chair de lune. Son corps absorba mon premier sanglot pour faire barrage au raz de marée de mes larmes qui menaçait de m'emporter à mon tour.

Ma Grosse Mère me contenait, me tenait ferme dans sa chair généreuse et aimante. M'y collerais. À la vie à la mort.

« Viens, Léo.

— ...

— Allez, viens, on rentre au Neptune.

— ...

— Allez, mon petit caillou.

— Heu... je peux pas. Je dois rester ici avec ma Grosse Mère.

— Qui ? Quoi ?

Telle Flo, tante Amande refusait de voir ma Grosse Mère.

— Ma Grosse Mère.

— Ta Grrr... ? Quoi... il rôde encore dans les parages, ton gros fantôme ? Voilà ce que ça donne de vivre dans cette maudite rumeur. Je lui avais pourtant dit, à Flore, de te garder à l'abri. Bon, allez, viens.

— Non. Je reste avec ma Grosse Mère.

Long soupir.

— Écoute, là, c'est déjà assez pénible comme ça, c'est pas la peine d'en rajouter.

— ...

— Allez !

Consulté ma Grosse Mère.

— Est-ce qu'elle peut venir avec moi ?

Tante Amande leva les yeux au ciel.

— Bon bon bon, d'accord ! Moi et les enfants !... Elle aime le scotch au moins, ta Grosse Mère ?... Tiens, prends ton ballon avec toi. »

Suivais tante Amande à l'ombre de ma Grosse Mère. Elle et moi, on s'accordait. Un ballon plein de vide, ça ne sert plus à rien. L'ai jeté par terre et lui ai donné un coup de pied. Il roula vers la falaise. Le vent prit le relais et le poussa dans l'abîme où il disparut à jamais.

Oublier Flo. Vite ! Et m'en tenir à ma Grosse Mère.

Ma Grosse Mère s'enfourna à l'arrière de la voiture. Enfoncée dans son molleton, j'attendais que tante Amande démarre la bagnole. Immobile derrière son volant, tante Amande me visait à travers son rétroviseur craqué :

« Tu es sûre que tu ne veux pas t'asseoir devant, là, à côté de moi ? »

— Ben, devant, y a pas assez de place pour ma Grosse Mère et moi. »

Pas question que je méloigne d'elle. Que je m'en écarte d'un poil. Ne la quitterais jamais. Ma Grosse Mère ne disparaîtrait jamais, elle. Trop grosse.

Tante Amande esquissa un semblant de sourire, puis se rabattit sur la colonne de pierre qui mordait le nez de sa voiture. Cinq ou six tours de clé plus tard et le moteur daignait enfin grogner. Dans un grincement de tôle torturée, la bagnole réussit à s'arracher aux mâchoires de granite. Ce qui provoqua l'effondrement définitif de l'arche. « Tchintchin, Flore ! » fit tante Amande, un verre fictif à la main. Ignorant la fumée qui s'échappait du capot, elle aligna, à peu près, le nez déformé de sa voiture sur le petit chemin qui menait à la grande côte et se mit enfin à rouler. Des ratés du moteur faisaient hoqueter sa bagnole. « Allez, ma bonne Vieille Mauve, tiens bon ! Un nez cassé n'a jamais fait mourir personne. »

La voiture descendit de guingois la pente abrupte extorquée à la paroi du rocher. Tout en bas, le petit chemin aboutissait à la Carrière Rose. Coincée entre la mer et la falaise, la compagnie se résumait à quelques bâtiments, dont des installations portuaires. Rudimentaires, ces installations. Que deux navires qui assuraient à la fois le transport du marbre, de marchandises en tout genre, des réserves d'eau potable, du courrier, des Îlecasséens et autres visiteurs continentaux.

Passé la compagnie, tante Amande lança sa voiture sur la route qui longeait le pied de la face nord du rocher

et se mit à siffloter sa fausse bonne humeur. Depuis qu'elle avait abandonné le piano, elle sifflait. Tous les airs. De la simple chansonnette aux grands airs classiques. Ce jour-là, s'acharnait sur l'air de *Vive la joie* en recommençant sans cesse la première mesure. Cette chanson contenait sans doute beaucoup trop d'allégresse pour l'angoissée tante Amande.

Un vent fort ramenait de la mer de petits nuages d'embrun qui s'engouffraient sous le capot. La Vieille Mauve avalait de travers. Mais réussit tout de même à dépasser la faille geignarde qui coupait le rocher en deux pour rejoindre la partie ouest qui, elle, contrairement au haut plateau, descendait en pente raide jusqu'au fond de la mer. Une fois à la pointe ouest, tante Amande négocia du mieux qu'elle put l'étroite courbe en U et remonta jusqu'au Neptune qui s'ériigeait au milieu du village. Le Neptune représentait l'unique hôtel de l'île Cassée.

L'hôtel appartenait à grand-mère Agathe. L'avait hérité de son père qui, lui, l'avait reçu de son grand-père qui, lui, l'avait repris à son frère qui, lui... On pouvait ainsi remonter la généalogie du bien familial jusqu'à la nuit des temps. Ce qui expliquait l'architecture moyenâgeuse du Neptune, construit entièrement de granite veiné de rose pris à même le corps de l'île. À croire que l'hôtel, tout comme le reste du village d'ailleurs, avait poussé naturellement sur le flanc du rocher.

Tante Amande enfila sa Vieille Mauve dans l'allée qui menait au Neptune en serrant d'un peu trop près le muret qui la bordait. La jolie robe de sa bagnole crissa pour la seconde fois ce jour-là. Irritée, tante Amande envoya promener sa bévue d'un hochement de tête et descendit de sa voiture.

« Viens, mon petit caillou, maman t'attend.

— Et ma Grosse Mère ? »

Amande se laissa aller contre la portière en soupirant. Et remit ça avec les ratés de son sifflet. Perdu la note. Grand-mère, qui nous attendait sur la galerie du Neptune, enchaîna avec sa mélodie du bonheur, en la fredonnant. Lorsque tante Amande n'y arrivait plus, grand-mère prenait toujours le relais.

J'adorais grand-mère. Bien calée dans son fauteuil roulant, drapée d'émeraude qui relançait le vermillon de son rouge à lèvres, comme d'habitude, balayait l'air de son tue-mouches, mouche pas mouche, au-dessus de la plaie qui lui tatouait la jambe gauche allongée sur son support. L'adorais. Mais m'impressionnait. Suis donc descendue de la voiture en serrant fort la main de ma Grosse Mère.

Alors que je grimpais sur la galerie, son tue-mouches s'immobilisa. Elle cessa de fredonner et se mit à me fixer de ce regard qui me traversait de bord en bord. Me voyait, elle. Voyait tout. Y compris ma Grosse Mère qui débordait dans mon dos. Me suis donc lancée: « Euh... est-ce que... est-ce que ma Grosse Mère peut venir avec moi? » Tante Amande leva de nouveau les yeux au ciel et fila à l'intérieur du Neptune où son Romain l'attendait.

Immobile, grand-mère lisait toujours en moi. Inquiétant. Au bout d'un moment, son tue-mouches se remit en marche et elle me sourit. « Mais bien sûr qu'elle peut venir avec toi. Allez, venez, toutes les deux. »

Un vrai droit au cœur, ce « Venez, toutes les deux ». Grand-mère voyait tout et comprenait tout. L'adorais.

Ma Grosse Mère et moi suivions son fauteuil dans le corridor du troisième étage. De tout temps réservé à la famille. Avancions dans cette odeur singulière qui chatouillait mes narines. Grand-mère sentait drôle. Elle s'arrêta devant la porte qui faisait face à sa chambre et l'ouvrit sur une pièce aussi ascétique qu'une cellule de nonne. J'allais hériter de la chambre de sœur Henriette.

Sœur Henriette était la sœur aînée de grand-mère. Jeune, elle avait occupé cette chambre comme si elle s'était trouvée déjà dans une cellule de couvent. Un lit de fer installé sous une croix accrochée au mur pour tout mobilier dans cet espace gris en mal de vie. Heureusement qu'il y avait la fenêtre par laquelle la lumière s'engouffrait.

L'épaisseur des murs créait autour de la fenêtre un petit vestibule, une sorte d'alcôve d'où un faisceau d'or irradiait la chambre d'une lumière belle à éradiquer toute tristesse de ce monde. En tout cas la mienne. Juste envie de m'y jeter, de m'y fondre, de me laisser couler dans cet or infini qui consolait la vie, la rendait indéfinie, pour y être sans être, surtout, pour ne plus être de Flo et de son Cyrille. Eux, avaient sombré dans la mer. Moi, coulerais dans la lumière.

Me suis élancée dans l'alcôve. Engoncée dans le giron moelleux de ma Grosse Mère, soupirais. Soulagée, que j'étais. Elle aussi. On avait finalement abouti dans un lieu où il faisait bon. Ensemble. Ce serait chez nous. À la vie à la mort.

D'une vraie icône vivante on avait l'air, dans notre niche nimbée d'or. Tante Amande s'amena, un verre de scotch, pas du tout fictif celui-là, à la main. Le porta à ses lèvres... à ses lèvres encore : « Dis donc, maman, tu veux en faire une nonne, de notre petit caillou ? »

Grand-mère, qui nous observait, hochait la tête, agacée. Un commentaire qui avait porté. Mais se ressaisit.

— Je vois qu'elle vous plaît, l'alcôve d'Henriette, dit-elle.

— Tu vouvoies Léo maintenant ? s'étonna tante Amande.

— Il y a assez de place pour vous deux ? ajouta grand-mère.

— Maaaaan..., râla tante Amande.

Elle refusait toujours de voir ma Grosse Mère. Pas très rassurant.

— Cette chambre est à toi, Léo. Ici, c'est chez vous maintenant.

— Mais maman... déjà que je vauX rien avec les enfants, tu vas pas me demander en plus d'entrer dans son petit délire? Un petit délire alcoolo, je dis pas, mais une mère imaginaire... grosse en plus...

Grand-mère vira une pupille irritée vers tante Amande. Qui, elle, siphonna les dernières gouttes de son verre, les yeux collés au plafond. Grand-mère réfléchissait.

— Écoute-moi bien, Léo, dit-elle au bout d'un moment. Si un jour tu songes à te faire sœur, je veux que tu m'en avertisses tout de suite. Tu as compris? Tout de suite!»

Hoché la tête. Sentais qu'il fallait répondre oui même si je ne comprenais pas très bien pourquoi.

Le lendemain matin, tante Amande passa une tête horrifiée par la porte de ma chambre. Nous avait trouvées, ma Grosse Mère et moi, endormies dans l'alcôve. Élégante, tante Amande. Fallait la voir voler dans la pièce, cheveux au vent, toutes voiles dehors. Portait souvent une jupe longue qui lui dessinait finement la silhouette. Avec son chignon lâche qui menaçait toujours de dégringoler, elle alliait fragilité et désinvolture avec grâce. Belle, tante Amande, très belle. Même soûle. Même quand son cerveau atteignait son point suprême d'altération. Tombait alors dans une béatitude silencieuse au royaume du bonheur intérieur. Tante Amande avait le coma éthylique seyant.

Donc, panique à bâbord au premier jour. Deux longues enjambées et hop, m'attrapait à bras le corps pour me ramener sur mon lit où elle faillit m'étouffer en m'emballant dans une couverture. Pour avoir passé la nuit à la fenêtre, j'avais apparemment attrapé la fièvre. Sa main plaquée sur mon front, se traitait d'idiote qui ne comprend rien aux enfants, qui aurait dû voir venir. J'avais beau lui répéter que ma Grosse Mère m'avait tenue au chaud dans notre lit toute la nuit, rien à faire. N'entendait rien. Continuait à

pester contre sa propre incompetence maternelle tout en me frictionnant les pieds. « ...être folle pour me confier un enfant. Je suis nulle, moi, avec les enfants. Les adore, mais suis trop nulle. Je sais bien que je dois m'attendre au pire avec les gamins. Mais là, faudra qu'on me refille le catalogue des catastrophes enfantines parce que moi, je suis pas du tout douée pour voir venir. Et puis je dors comme une roche au fond de l'eau. Faut pas me demander de dormir un œil ouvert pour surveiller la gamine en plus. Tu entends, Léo ? Hier soir... hier soir, c'était pas la grande forme... enfin... normal que j'aie oublié de venir te border, non ? J'ai filé directement au lit. Et maman ? Elle n'est pas passée ? À l'avenir, mon petit caillou, tu devras toujours m'avertir, tu comprends ? M'avertir de tout ce que tu as l'intention de faire de travers. Toujours ! Autant que tu le saches tout de suite, je suis nulle, moi. Je sais rien, moi. Rien de rien. La preuve ? Tu fais 320° de fièvre et tout ce que je trouve à faire, c'est de te frictionner les orteils. »

De fait, à force de me les frotter, j'avais les pieds en feu. Mais valait mieux éviter de m'en plaindre. Fièvre et pieds brûlants, tante Amande en aurait bien tourné de l'œil.

« J'ai faim, tante Amande.

— Tu... tu as faim ?

— Oui.

— Sûr ?

— Oui.

— Boooooon !... soupira-t-elle. Si tu as faim, c'est que ton heure n'a pas encore sonné. Tu vas survivre, on dirait. Tu es certaine, là, que tu as faim ? Que tu vas pas vomir ton petit-déjeuner sur moi ? Me faire un blocage intestinal ? Puis sombrer dans le coma ? Montre encore ton front.

— Ça, ce sont mes joues, tante Amande.

— Euh... oui, bon, ça va, ça va. Allez, habille-toi et suis-moi. Mais que je ne te reprenne plus à passer la nuit dans l'al-

côte. Y a qu'Henriette pour survivre à ce supplice. Aussi divin soit-il. Toi, tu attraperais ton coup de mort. »

La mort...

Durant la nuit, j'avais sombré dans un de ces trous noirs qui parsèment le cosmos. Là où vont les morts, justement. J'y avais abandonné Flo et son Cyrille. À mon réveil, n'avais plus d'eux qu'un vague souvenir, moribond, en voie d'indifférence.

Puis j'avais ouvert les yeux sur un monde lumineux, neuf. La lumière inondait l'alcôve comme au premier jour. Ma Grosse Mère et moi n'avions pu résister à tout ce miel. Installées au creux de notre niche, nous voguions là-bas, dehors, au large de cet infini argenté où se mélangeaient ciel et mer. Là où habitait le Dieu de sœur Henriette. Comme j'ignorais ce qu'était un dieu, fouillais l'infini en quête de... de... N'en savais trop rien, en fait. Mais vu l'ambiance grandiose, m'attendais à tout. Tout pouvait arriver dans cette lumière. Et c'était tante Amande qui avait débarqué dans son char d'assaut d'angoisses.

La suivis donc docilement à la salle à manger du Neptune, fermée à cette heure matinale pour la clientèle de l'hôtel. Histoire de déjeuner en famille. Une vieille coutume de la maison. Tante Amande fila à la cuisine tandis que grand-mère en revenait enrobée d'effluves qui auraient creusé un appétit d'ogre à une anorexique finie. Fameux cordon-bleu, Agathe. Concoctait des mets qui avaient fait la renommée du Neptune, sur l'île comme sur le continent. On venait de partout pour déguster ses plats, disons... originaux. Derrière ses fourneaux, grand-mère s'amusait ferme.

Elle roula son fauteuil jusqu'à la table qui nous était réservée. Sa jambe allongée glissa en douce sous la nappe. Habile à la manœuvre, grand-mère. Ce jour-là, rayonnait d'un jaune orangé pétant, rouge à lèvres à l'avenant. À six heures du matin, grand-mère flamboyait déjà de tous ses

soleils. Mais de toutes ces oriflammes, c'est l'ardeur de sa pupille noire qui me fascinait.

Tante Amande revint de la cuisine les bras chargés de boustifaille. L'air tendu, déposa le tout sur la table. « Tu as mal au cœur, Léo ? Tu as envie de vomir ? Tu vas tourner de l'œil ? » Sitôt le matin, et déjà débordée.

Grand-mère remplit mon verre de jus d'étincelles, comme elle appelait son petit mélange matinal. Rebaptisait tous ses plats à la sauce agathienne, d'ailleurs. Et me fit signe de me servir. J'entrepris donc de garnir mon assiette : une crêpe paillason, un œuf mirador, un petit pouf rêveur, une orange nénuphar et une poignée de dents de singe. Quand je vous disais que grand-mère s'amusait derrière ses fourneaux. Puis me suis levée pour aller déposer le tout sur un plateau d'argent abandonné sur le buffet derrière moi.

Petit coup d'œil du côté de grand-mère. Mieux valait m'adresser à elle plutôt qu'à tante Amande. La pupille ardente, elle me gratifia d'un signe de tête. Comprendait vraiment tout, grand-mère. J'avais à peine fait deux pas que tante Amande s'insurgeait :

« Holà ! mon petit caillou. Tu vas où comme ça, avec ton banquet ?

— Ben... je vais déjeuner avec ma Grosse Mère.

Pas question qu'elle sorte de la chambre, ma Grosse Mère. Chez nous, ma chambre. À la vie, à la mort.

— Avec ta... ? fit-elle, l'air légèrement décalé. Ah ! ta Grosse Mère... C'est vrai, j'aurais dû y penser. Hein, maman, que j'aurais dû y penser, à sa Grosse Mère ?

— Bien sûr, Amande, que tu aurais dû y penser.

Quand je disais qu'elle comprenait tout.

— Mais maaaaaan... toi qui tiens tant au petit-déjeuner en famille...

— C'est vrai, Amande, tu as raison. Tu sais, Léo, tu peux inviter ta Grosse Mère à déjeuner avec nous, si tu veux.

— Ah, ça aussi, j'aurais dû y penser, lança tante Amande.

— Ben... c'est que... ma Grosse Mère est trop grosse, elle a peur de débouler les escaliers.

— Ah, ça, je n'y aurais jamais pensé, répliqua tante Amande.

— Et le manège ? proposa grand-mère.

Le manège, c'était un monte-charge. Agathe l'avait fait installer dans le hall le jour où elle avait dû se résoudre à se déplacer en fauteuil roulant.

— Ah ça, par contre, j'aurais dû y penser, relança tante Amande.

— Ma Grosse Mère a peur du manège.

— Ah, à ça non plus, je n'y aurais jamais pensé. Je suis tellement nulle avec les enfants. »

Petit clin d'œil de grand-mère. Feu vert. Pouvais aller rejoindre ma Grosse Mère. Tante Amande, elle, se mit à fixer la coupe à vin renversée qui attendait son heure sur la table voisine.

Enfin de retour chez nous.

Notre maison, chez nous. L'autre, l'inachevée, l'avais balancée dans le trou noir avec eux. Et n'avais d'autre envie que de coller à ma Grosse Mère. Parler à ma Grosse Mère, jouer avec ma Grosse Mère, écouter ma Grosse Mère, dormir avec ma Grosse Mère... vivre avec ma Grosse Mère. À peu de chose près, ma vie d'avant, finalement. Sans Flo. Bien. Très bien. Finie, l'inquiétude. Terminé, le cœur dans l'eau. Plus que ma Grosse Mère à surveiller, à aimer, à rendre heureuse. C'était si facile avec elle. N'avais qu'à rester dans son giron. On restait donc chez nous. Toujours chez nous. Bien à l'abri de la rumeur. De toute façon, dehors ne nous intéressait pas.

Bien. Très bien. Ma Grosse Mère ne risquait pas de disparaître de ma vie, elle.

Sauf que, de son côté, tante Amande avait tout tenté pour m'envoyer jouer dehors. Évidemment, voyait ma vie monastique d'un très mauvais œil. « De la graine de nonne », qu'elle avait déclaré à grand-mère pour faire pression. Mais grand-mère me laissait faire. Laisait toujours faire, grand-mère. Laisait toujours les autres faire à leur guise. En bien comme en mal. Au grand désespoir de tante Amande, parfois. Comme là.

Tante Amande y était allée de ses pires pronostics quant à mon avenir. Prédissait, entre autres, non seulement que je me ferais nonne, mais en plus que je sombrerais dans un délire mystique, avec ma Grosse Mère pour déesse. Grand-mère avait rigolé. Moi, n'avais rien compris à son présage de malheur, sinon qu'elle craignait pour moi. Pour la rassurer, accepté de prendre mes repas à la salle à manger à la condition d'en rapporter de quoi nourrir ma Grosse Mère. Suivit un long soupir amandin. Elle maugréa quelque chose, puis quitta ma chambre. Contrairement à grand-mère, tante Amande ne comprenait rien à mon gros bonheur maternel.

Grand-mère m'apporta une grande boîte débordante de tout un fatras de vieux jouets. En la vidant, une bille avait roulé sous la porte de la garde-robe pour se glisser entre deux vieilles bottines noires qui s'alignaient sous une tablette tout au fond. Les bottines que sœur Henriette portait avant d'aller s'enfermer dans un autre placard. Pour grand-mère, le voile, c'était un réduit. Pour sœur Henriette, c'était l'infini.

Dans la boîte, trouvé de quoi m'occuper pour l'éternité : un jeu de blocs, des cartes illustrées d'animaux, de fleurs, d'arbres, de paysages..., un sac de billes, un petit voilier, trois wagons accrochés à une locomotive cabossée, tout un jeu de rails, une boule de quille, un rouleau de papier jauni, un piano miniature en partie édenté, un bilboquet, une poupée de chiffon et, pour finir, cinq tubes de peinture tordus attachés à un vieux pinceau. Les poils hirsutes, le pinceau. Tout

racornis de couleurs pétantes comme la robe de grand-mère. M'en fallait pas plus pour me faire basculer dans le monde de la couleur. M'y suis mise, là, tout de suite. À faire rouler d'onctueux bourrelets de bleu, jaune, rouge... sur le papier... sur mes doigts, mes bras, mon ventre... J'en aurais mangé. En fait, j'y ai goûté. Plusieurs fois, même. N'arrivais pas à croire que de si belles couleurs puissent goûter si mauvais. Le rouge des cerises avait si bon goût, pourtant.

Nous étions si bien à patauger dans la couleur, ma Grosse Mère et moi, que, hors nos murs, le monde n'existait plus. Sauf quand tante Amande nous le ramenait. Débarquait à tout moment pour s'assurer que je ne m'étais pas empoisonnée au rouge purpurine, ou pendue avec la corde du bilboquet. Jusqu'à ce qu'un jour elle se mette à faire les cent pas dans le corridor, environ une semaine après mon arrivée au Neptune. Avec son sifflet qui l'annonçait depuis l'escalier, difficile d'ignorer ses allers-retours. Me demandais bien ce qu'elle trafiquait. Finalement, elle vint s'immobiliser derrière la porte.

Plaqué mon œil sur le trou de la serrure. Une tache sombre tapissait l'ouverture. Grand-mère. D'humeur terreuse, ce jour-là. Le visage plus que plissé. À croire qu'elle avait pris cent ans. Comme j'ouvrais, tante Amande cognait. Sa jointure vagabonda dans le vide, en quête d'une porte. Son autre main portait, façon serveur, un petit plateau garni de deux pommes giroflées encadrant un verre de scotch.

« Euh... ta grand-mère et moi, on a à... on vient... euh... hein, maman ?

Grand-mère affichait un drôle d'air, mi-là, mi-ailleurs.

— Hé?... maman ? fit tante Amande. Hou hou ! maman... Hou hou !... T'en fais pas, Léo, elle est pas tout à fait revenue de chez ses Entités.

Sur ce, navigua vers le lit et, au moment de déposer le plateau sur la table de nuit, bascula sur le matelas.

— Hééé... z'avez vu ça ? Pas une seule goutte renversée. Pas mal hein?... Euh... Léo ? Je t'ai apporté, euh, je veux dire, je vous ai apporté des giroflées à la pomme, une pour toi et une pour... pour qui tu sais. »

Tante Amande, gentille avec ma Grosse Mère ? Quelque chose n'allait pas.

Grand-mère enfila son fauteuil dans la chambre pour aller s'installer près de l'alcôve. L'air grave, qu'elle avait. Le teint poussiéreux, lèvres éteintes. Quelque chose n'allait vraiment pas. J'avais peur.

C'est là que je les ai vus surgir du corridor par la porte laissée grande ouverte. Deux gros corbeaux noirs fonçant vers grand-mère pour se mettre à voler en rond au-dessus de sa plaie qui suintait. Une petite colonne de fumée s'échappa du cratère central. Son tue-mouches balayait l'air pourri qu'exhalait son mal. Grand-mère avait mal. Et moi, j'avais mal pour elle. Mais comme toujours, elle n'en montrait rien. Ne s'en plaignait pas. Ne s'en plaignait jamais. Pas plus qu'elle ne dissimulait à la vue sa blessure qui lui grugeait le mollet plus sûrement que les secondes qui défilaient décomptaient sa vie. Un vrai carnage sur sa jambe. Juste envie de couvrir son cratère de rose rose, de vert vert, de jaune jaune... Avec mon pinceau, j'aurais fait de sa plaie un bijou.

« Chasse les corbeaux, grand-maman, chasse les corbeaux avec ton tue-mouches.

— Quoi... quoi ? s'exclama tante Amande. Des corbeaux ? Où ça, des corbeaux ?

— Là, au-dessus de son bobo. Y a deux gros corbeaux noirs.

Fallait voir la tête de tante Amande. Lui a tout pris pour garder les yeux en face des trous. Se rabattit sur une pomme giroflée qu'elle croqua avec fracas.

— Tu veux que je les chasse, moi, les corbeaux, grand-maman ?

- Mais non, mais non, Léo, ils ne sont pas dangereux.
Croc!
- Tu es sûre, grand-maman ?
Me visa un moment de son œil laser.
- Toi et moi, Léo, on est pareilles.
- Bon, manquait plus que ça, fit tante Amande. Une Agathe II, maintenant. Attention à toi, Léo.
- Toi... et moi ? Mais non, grand-maman, on n'est pas pareilles. Moi, je suis comme maman.
- Laquelle ? ironisa tante Amande, la maigre ou la grosse ?
- La grosse, voyons, tante Amande.
- La grosse a bouffé la petite ?
- Non, elle est au fond de l'eau. Avec papa. Ils sont partis en bateau et le bateau a coulé au fond de l'eau. Ils ne reviendront plus jamais. Comme grand-papa Éloi.
- Et qui t'a raconté tout ça ? demanda grand-mère.
- Ben, je l'ai vu dans mon ballon. Ma Grosse Mère aussi les a vus.
- Ah ! Si sa Grosse Mère les a vus, rétorqua tante Amande en attaquant la deuxième pomme.
- Grand-mère la visa d'un œil glacial. Croc croc croc ! dans un soudain courant d'air frais.
- C'est quoi, des Entités, tante Amande ?
- Ah, pour ça, mon petit caillou, faut demander à ta grand-mère.
- Je t'expliquerai une autre fois, Léo. Là, je vais plutôt te raconter l'histoire de Flore et Cyrille.
- Tu la connais, ta grand-mère, lança tante Amande en postillonnant des débris giroflés. Y a pas meilleure conteuse sur le rocher.
- Sentis tout à coup remonter mon raz de marée de mauvais souvenirs. Le contenir, vite. Me suis retournée vers ma Grosse Mère. La fixais.

— Euh... pas besoin.

— Quoi, Léo? Tu ne veux pas que je te raconte?

— Ben... non, grand-maman.

— Certaine? Tu n'aimerais pas savoir ce que...

— Non! Pas besoin, je la connais, leur histoire. Non!

Grand-mère ferma les yeux.

— Bon! dit-elle au bout d'un moment. Comme tu veux.

— Mais maman..., lança tante Amande, tu... tu vas la laisser sans savoir ce qui s'est passé?

— Oh, elle sait... elle sait.

— Elle sait, tu dis?

— Elle sait...

— Elle sait surtout ce qu'elle imagine, oui. À commencer par sa gro... sa... Quitusais.

— De toute façon, qu'est-ce qu'on pourrait bien lui raconter, à part des incertitudes?

— Mais la question n'est pas là, maman. Je te parle de lui raconter la VRAIE histoire.

— Toutes les histoires sont vraies, Amande, tu devrais savoir ça, depuis le temps que je te le répète.

— Ben moi, maman, je m'en raconte pas, d'histoires.

— Tu devrais, ma fille, tu devrais.

Petit face à face mère-fille. Leurs pupilles jouaient à la souque-à-la-corde. On n'entendait plus que le flap flap des corbeaux. Évidemment, tante Amande flancha la première.

— Oh! les beaux jours à venir! qu'elle déclara en s'affalant sur le lit.

— Ça ira, répondit grand-mère, ça ira. Ne t'inquiète pas. Je me charge de tout.

— Tchîn-tchîn, Flore!

Silence.

— Tante Amande?

— Mmm...

— T'en fais pas pour ma Grosse Mère, je m'en occupe.

— Ah ça, c'est gentil, mon petit caillou. Je n'ai vraiment plus aucune raison de m'en faire. Vraiment ! »

Flap flap flap... Suivit un silence. Soudain, tante Amande éclata de rire. Rit tant qu'elle nous entraîna toutes les trois. On riait sans trop savoir pourquoi. C'est dans ce temps-là que c'est le plus drôle. Finalement, elle se releva d'un bond, tenta de soutirer un peu de contenance à son état altéré et empoigna les pans de sa jupe. « Allez, les corbeaux ! Wouche wouche ! Dehors, les corbeaux ! » Et les noirs volatiles disparurent par où ils étaient venus.

Tante Amande déposa son verre vide entre les deux trognons qui se dressaient sur son plateau et quitta la chambre. Grand-mère, qui avait retrouvé meilleur teint, la suivit.

On ne me parla plus jamais de Flo et son Cyrille.

À cette époque, le monde dehors m'indifférait. Ce qui ne l'empêchait pas de surgir chez moi à tout bout de champ. C'était grand-mère qui s'amenait dans ses emballages-cadeaux pour me raconter des histoires, ses propres histoires et parfois d'autres, tel *Le Petit Chaperon rouge*, *Le Chat botté*... racontées à la sauce agathienne, évidemment. Ou c'était tante Amande qui venait se rassurer entre deux tâches, ou encore la rumeur de la faille qui parfois soufflait si fort sa plainte qu'elle traversait les murs du Neptune, le rationnement de l'eau les jours de disette, le brouhaha de l'hôtel quand il y avait foule, bref, dehors forçait mon monastère en espérant sans doute m'en extirper. Moi, n'avais toujours aucune envie d'aller y jouer. Vivre dans la douce lueur de ma pleine lune me suffisait encore. M'amusais avec mes jouets, bricolais des maisons, des bonshommes, leur inventais des histoires, jouais du piano édenté, rêvassais au creux de l'alcôve, dans la baignoire, et ce, sans compter tout ce temps que je passais à patauger dans la couleur, à peindre les débordements adipeux de ma Grosse Mère. Au fond, n'avais pas le temps d'aller jouer dehors.

Débordements adipeux qui avaient fini par s'épanouir sur les murs de mon monastère, d'ailleurs. Comment caser ma Grosse Mère dans un petit cahier ? Impossible. Normal donc que je me rabatte sur les murs. Normal pour grand-mère, en tout cas. Tante Amande, elle, avait hésité entre faire cul sec et envoyer balader pour de bon ses yeux au fond de leur orbite. Avait fait les deux, finalement. Et s'était ravisée au bout d'un moment en ramenant ses pupilles sur moi en guise de protestation. Pour la forme, évidemment. Parce qu'à force d'abdiquer, protester n'était plus pour elle qu'une figure de style. « D'accord, mon petit caillou. Mais à la condition que tu limites tes épanchements artistiques aux seuls murs de ta chambre. Pas question que tu te répandes dans le corridor. Y aurait pas assez de place pour Quitusais et moi. » Tante

Amande pouvait se rassurer. Ma Grosse Mère ne sortirait jamais de chez moi. Ne passait plus par les portes, de toute façon. Depuis notre arrivée, elle avait encore pris du volume.

Me plaisais, finalement, au Neptune. Hormis les jours de disette qui me privaient alors de peinture. Souvent à sec, la citerne qui s'érigait là-haut en bordure de la faille. Ces jours-là, ne distillait son précieux liquide qu'au compte-gouttes. Résultat : le village tout entier avait soif. À l'exception du Neptune qui comptait sur une réserve particulière pour assurer le service aux clients. Une réserve achetée à grands frais sur le continent. À usage restreint, donc. Que pour les besoins essentiels — boire, cuisiner au minimum et se laver à la mitaine. Défendu donc de prendre un bain. Et de peindre, vu les océans d'eau que je dépensais pour dégommer mes chefs-d'œuvre de dégâts, dit tante Amande, qui, à la fin de mes séances, maculaient murs, plancher et habits. Pénurie oblige.

Pénurie qui sévissait trop souvent à mon goût. Car point d'eau ne coulait dans les veines roses de notre beau granite. Point d'eau de vie sur notre rocher bien-aimé. On ne pouvait compter que sur la pluie. Et, à l'égard de l'île, la pluie était chiche. S'amusait à nous narguer. Se contentait de ramasser ses humeurs noires dans le ciel en menaçant l'île de ses bienfaits pour finalement se sauver au large sans avoir versé une seule larme charitable sur nos têtes. Et quand elle craquait, s'exécutait la nuit. La pluie nous abandonnant la plupart du temps à notre granite sec, on devait donc rationner l'eau. Mais, au-delà de ce désagrément, bonne était plutôt ma vie de nonne. Seul malaise : ma furie, l'étonnante intensité de mes colères. M'arrivait parfois de regarder sauvagement tante Amande. Quand elle lorgnait grand-mère de travers, ou encore quand elle râlait contre mes chefs-d'œuvre. Menaçait alors de me kidnapper pour m'envoyer jouer dehors. Lui reviendrais avec des couleurs aux joues qu'elle n'aurait pas à

nettoyer, celles-là. La menace de m'envoyer dehors me choquait, me brûlait au point de vouloir l'abîmer de coups. Plutôt, courais me réfugier dans le molleton de ma Grosse Mère qui, le savais, arriverait à me contenir. À me protéger de cette colère immonde tapie au fond de moi et qui, franchement, me dépassait. M'enfouissais alors au plus creux de sa chair, honteuse et hantée. Honteuse d'avoir zieuté si sauvagement tante Amande, et hantée par la crainte de succomber un jour, de l'assaillir. Et si j'exploisais sur grand-mère ? Catastrophe ! N'osais même pas y penser. Détestais mes furies. Un loup, un loup tout noir, me sentais. J'avais peur de moi.

Hors les murs de ma chambre, m'en tenais uniquement à grand-mère et à tante Amande. Ne voyais aucun des clients du Neptune. À croire que nul ne le fréquentait. Un hôtel fantôme, quoi. Mais avec le temps, j'avais fini par saluer Romain. Voyais bien qu'il essayait de changer pour le mieux le « monde du pire » de tante Amande. Enfin... essayait de l'alléger.

Romain, c'était son romanichel. Le traitait comme un amant de passage. Un continental. Un étranger. Homme discret dont on ne connaîtrait que très peu l'histoire. On ignorait tout de sa vie au-delà du rocher. N'en parlait jamais. On savait seulement que, telle son Amande, donnait aussi dans l'alcool. Mais lui, comme représentant. Représentant en alcools en tout genre.

Fournissait le Neptune depuis qu'il avait repris la clientèle du vieux Constantin mort au combat. Une crise cardiaque l'avait définitivement relevé de ses fonctions au moment même où il alignait sa voiture sur la passerelle du bateau. Résultat : sa bagnole alla s'empaler au bastingage rouillé qui lui épargna de justesse le grand plongeon dans la mer, mais pas celui dans l'au-delà. Depuis, Romain avait pris la relève au Neptune. Contrairement à Constantin, il avait su

étendre son territoire jusqu'au corps de la belle tenancière. Le cœur, ça viendrait. Patient, Romain. Patient et amoureux.

« Romain, c'est mon romanichel, mon homme de joie. Sa vie continentale ne m'intéresse pas. » Tante Amande jouait à l'amante détachée tout comme elle jouait à détester ma Grosse Mère. Fallait la voir passer la vadrouille chez moi. Scotch ou pas, elle avait toujours l'air de valser. Exécutait de grands virages, toute jupe déployée. « Allez, Quitusais, pousse un peu tes grosses fesses que je ramasse le tas d'oursins qui croupit dans le coin. » Ou le tas de punaises, de bourdons, de calmars, de crapauds, de tortues, de lézards... ça dépendait de son humeur. Savais bien qu'elle la voyait, ma Grosse Mère. Sentais même qu'au fond, elle l'aimait bien. Drôle, tante Amande. Fallait deviner quand elle aimait, mais quand elle n'aimait pas, on le savait tout de suite. Comme pour ma musique. S'horrifiait toujours de mes concertos pour piano édenté. « Tes cacophonies pour Grosse Mère me dessoûlent net, qu'elle m'avait lancé un lendemain de veille. Pour la musique, mon pauvre petit caillou, tu es aussi douée qu'un marteau-piqueur. » Et pour cause. Mes mélodies n'étaient mélodieuses effectivement qu'aux oreilles de ma Grosse Mère. Quant à grand-mère, se contentait de sourire en se bouchant les oreilles. « Toi qui es si douée, Amande, tu devrais lui donner des leçons. »

Composait, tante Amande. Enfin, autrefois. Composait de la musique à rendre jaloux les plus grands maîtres. Dixit Céline, son prof de piano. À l'époque, un grand avenir de pianiste s'ouvrait devant elle. Mais tante Amande avait tout laissé tomber. Et adopté le sifflet pour combler son manque d'harmonie.

Tante Amande avait enfermé son piano dans la remise au bout de l'étage familial. Et supportait bien mal le mien, aussi mini fût-il. Un jour que j'exécutais une de mes calamités musicales, s'était mise à pester : « Tu me rends folle avec ton

clavier à gueule de pirate ! » Lui manquait trois dents, à mon minipiano. Tante Amande avait remis, soi-disant, mon instrument de torture à Romain pour qu'il le répare. Son amant aimait bien bricoler. Aimait tout ce qui se déginguait, quoi. Refaire une dentition à mon piano d'enfant serait pour lui un jeu d'enfant. Contente, j'avais déclaré à tante Amande qu'une fois mon piano réparé, lui composerais une mélodie. Elle papillota des yeux, tenta un sourire, et poussa son tas d'iguanes dans le corridor. Le lendemain, installa une radio sur ma table de nuit. Pour me faire l'oreille. Un brin de culture musicale me ferait le plus grand bien. N'ai jamais revu mon piano. Elle le détestait, que je me suis dit. Mais d'après grand-mère, c'était le contraire.

Tante Amande avait fait disparaître les deux pianos parce qu'elle les aimait trop. Quand je disais qu'il fallait la deviner. Pas simple, tante Amande. Me demandais bien pourquoi elle se donnait tant de mal à camoufler son amour pour son piano, son romanichel et ma Grosse Mère. Sauf pour son scotch, son élixir chéri qu'elle brandissait comme un complice bien-aimé. Romain, lui, transpirait l'amour, le regard verrouillé sur son Amande cassée. La regardait comme ma Grosse Mère me regardait, avec un amour infini, insensé.

Après Romain le continental, voilà qu'un Îlecasséen a fait irruption dans ma vie. Par une de ces nuits brûlantes typiques au rocher. Une de ces nuits où les veines roses de son granite viraient à la braise. L'île rougeoyait. Une vraie bouillotte, ma Grosse Mère au fond du lit. Suais. Et à force d'avalier à sec, me râpais la gorge. Comme je détestais traverser le long corridor sombre qui n'en finissait plus de rejoindre la salle de bains, j'endurais. Jusqu'à ce que ma vessie vienne s'en mêler.

Fait vite. Couru me soulager aux toilettes pour ensuite m'enfiler un grand verre d'eau. J'avalais ma dernière gorgée quand les murs se sont mis à gronder. Le manège ! Le

manège qui s'ébranlait en pleine nuit. Étrange. Inquiétant. J'aurais bien voulu ma Grosse Mère près de moi. Avec elle, au moins, le monde était sûr. Mais seule j'étais, à écouter le manège qui grognait de plus en plus fort. J'avais peur. Un voleur ? Un monstre ? Un homme ? J'imaginai le pire. Puis le monte-charge se tut. Le garde-corps couina et... plus rien. Silence. À croire que l'engin se baladait tout seul dans la nuit. Au bout d'un moment, entrouvris la porte. Un singe blanc se dandinait dans la pénombre du corridor en s'appuyant sur une canne. Se rendit jusqu'à la chambre de grand-mère, gratouilla la porte et entra.

Un singe blanc ! C'était juste un singe blanc. J'avais eu peur pour rien.

Le singe blanc, c'était Balthazar. Nain et bossu. Avec ses maux de hanches et son habit de craie, l'avais pris pour un singe blanc. Un des derniers survivants de toute une ascendance de nains bossus, Balthazar. Tous cordonniers de père en fils. Se passaient le flambeau de leur malheur, l'achondroplasie, et le flambeau de leur bonheur, l'art de la cordonnerie. De tout temps, ils chaussaient les géants de l'île.

N'étaient plus que trois dans la famille : Balthazar, qui jouait ferme à l'aîné ; Cora, qui rêvait désespérément d'une minidescendance ; Basile, le petit dernier, qui fermerait définitivement la lignée. Balthazar en avait décidé ainsi. Fini, les lilliputiens sur le gros caillou rose. Terminée, la dynastie de nabots comme sac-poubelle de l'île. L'aîné avait parlé. Pour épargner leur malheur à une éventuelle descendance, il avait condamné à mort leur mal-être. Dorénavant, l'esprit familial trouverait à s'incarner autrement qu'en grumeau d'homme. Quitte à revenir dans la peau d'un âne, pourvu que ledit âne fût normal. Interdit donc aux derniers nains de fabriquer un petit de petits. « Et si je fabriquais un petit normal, un petit géant comme celui de l'aïeule Véra ? » Cora insistait. Balthazar aussi. « Pour qu'il s'enfuie chez les géants aussitôt que je

lui aurai ajusté ses premières bottines ? » Ce que le rejeton de Vera avait fait. Sitôt équipé de ses jambes de sept lieues, il avait fui sur le continent de peur d'attraper la petitesse. Transmissible, la petitesse, après tout. « C'est la peur qui rend petit, pas l'achondroplasie », avait déclaré Balthazar un jour qu'il avait l'humeur à s'élever au-dessus de ses trois pommes. « Le problème, c'est que l'achondroplasie, ça fait peur », avait répliqué Cora. « Trois nains sèment la terreur sur une île de géants », avait ironisé Basile de sa voix fluette.

Les nains vivaient en marge d'une île en marge. Se contentaient de fabriquer leurs bottines de granite en essayant de se faire mini. Le monde du rocher ne valait guère mieux que celui du continent. Préjugés mutuels avaient cours. Les nains reprochaient aux géants leur mépris éternel, qui, eux, accusaient la tribu de Balthazar d'esprit malicieux. La pensée grossière perpétuait le monde. La vie pétrifiée, quoi.

Insomniaque, Balthazar. Tout comme grand-mère. Ce qui procurait au petit cordonnier un point de chute hors de sa caste. Et à Agathe, un compagnon d'insomnie. La plupart du temps, la visitait les soirs de pleine lune. Toujours la nuit. Le jour et la nuit, les nains et les géants. Ne se mêlaient pas. Sauf pour les nécessités de la vie. Les nains se fournissaient en articles divers chez les géants, tandis que les géants achetaient leurs bottines chez Balthazar. Les seules bottines capables de résister au mauvais caractère du granite de l'île. Pour le reste, on préférait s'ignorer.

Balthazar avait fait copain-copine avec Agathe un jour qu'il revenait du continent. Sortait d'une réunion de la chorale de Cora. La chorale des Quatre Pommes. Cora avait dû le traîner là-bas pour le convaincre d'accepter d'organiser une visite à l'Île Cassée. Fameuse pour sa beauté insolite et pour l'originalité de la cuisine du Neptune. La réputation du grand chef Agathe faisait saliver les continentaux. On venait de partout juste pour le plaisir de déguster ses plats.

Surtout, pour le plaisir de se faire surprendre par ses menus. Menus qu'Agathe concoctait avec amour, et malice. Rien ne l'amusait plus que de semer le désarroi dans l'esprit de ses congénères. Parfois, je l'avoue, je haussais le sourcil à la vue de ce qui tombait dans mon assiette. Ce qui n'annonçait en rien un délice l'était pourtant à coup sûr. Seule exception : les griffes d'aiglons courroucés, arrosées de brume enrhumée. Mets réservé aux jours de mauvaise humeur de grand-mère. Ce fouillis d'ergots frits dans son nid de paille avait le don de m'irriter l'estomac.

Toujours est-il que ce jour-là, Balthazar revenait du continent, son mandat sous le bras. Il avait rechigné parce qu'il voyait d'un très mauvais œil une parade de nains sur son île de géants au nez en l'air. Puis avait fini par accepter. Pour faire plaisir au « pommettier » de sa sœur, comme il aimait appeler la chorale. Mais sur le chemin du retour, s'était surpris à se réjouir de la sale tête que feraient tous ses grossiers co-insulaires du déferlement de petits bossus sur le rocher. À commencer par la propriétaire du Neptune qui aurait à nourrir toutes ces minibouches tout en supportant leurs pépiements.

C'était bien mal connaître Agathe. Qui le reçut avec un de ses regards d'outre-tombe à vous faire basculer en bas de la planète. Signe qu'il lui plaisait, le petit homme. Balthazar avait dû s'accrocher à sa canne pour supporter ses lasers qui lui farfouillaient les entrailles. Au bout d'un moment, grand-mère lui revint, petit sourire carmin en coin. Lui répondrait par la bouche de ses fourneaux.

Trois jours plus tard, elle lui remettait un menu sur mesure : neurones de géant en croûte, steak de bottine d'un quart de lieue, rosée de granite sur concombres fripons, pommottes feuilletées nappées d'écume joyeuse et mini-agates à volonté. Spécialité de grand-mère, les agates. Un bonbon à vous décrocher la mâchoire jusqu'au nombril.

Conçus d'ailleurs pour clouer le bec. Mais si délicieux qu'on en redemandait. Ravi qu'il était, Balthazar. Rigola un bon coup. Puis versa une larme après qu'Agathe lui eut raconté sa légende. Ainsi appelée par grand-mère, une histoire dédiée spécifiquement à une personne.

Grand-mère allait chercher ses légendes quelque part dans l'espace intersidéral. Un don, qu'elle m'avait dit. Un don ramené d'avant la vie sur terre. Pour se rendre dans cet au-delà, elle plongeait dans l'âme de son sujet et absorbait le temps, oui oui, absorbait le temps. Raison pour laquelle son corps se parcheminait. Enfin. Une fois là-bas, grand-mère captait l'essence de la personne qu'elle rapportait sous forme d'histoire inachevée. Une légende est toujours inachevée. À celui qui la reçoit d'en faire ce qu'il veut. Grand-mère insistait ferme là-dessus. Quant à ses fameuses Entités, elles n'avaient rien à voir avec ses légendes. C'était ses copines de toujours. Avaient toujours été là. Pour leur parler, grand-mère n'avait qu'à lancer un appel à l'univers. Et ces dames rappliquaient tout simplement, lui apparaissant entre deux dimensions. Ses chères Entités. Lui apprenaient à vivre, qu'elle disait. Quand elle revenait à nous, ses pupilles brillaient, plus ardentes que jamais.

Une histoire de gamin, la légende de Balthazar. De gamin qui répondait toujours non, faisait toujours non de la tête. Un bon matin, s'était réveillé pantin. Était devenu le jouet de tous.

Balthazar n'avait rien compris à cette histoire qui ne débouchait sur rien. Mais ce gamin qui disait non l'avait troublé, ému. Et cette affaire de pantin lui faisait mal. Agathe l'avait pénétré, était remontée bien au-delà de tous les regards superficiels portés sur lui jusqu'à ce jour. Y compris ceux de ses petits congénères qui, en dépit de leur état achondroplasique, se comportaient finalement entre eux comme le reste de l'humanité. Une géante l'avait fait pleurer, et rigo-

ler. Séduit, qu'il était. Reviendrait. Ne serait-ce que pour entendre la suite de sa légende. Suite qui ne viendrait jamais, évidemment.

Plus de trois ans que je vivais ma vie de moniale dans mon monde qui prenait de plus en plus d'expansion sur les murs. Normal, grandissais. Mers en tout genre, cieux multicolores, rochers de laine, planètes biscornues, nuages aux secrets, forêts d'hommes, pélican livreur d'étoiles, nonne enjambant la mer, maison aux souhaits, ma Grosse Mère et moi volant sur le dos d'une mouche géante, pluie de sable sur le rocher et autres décors se rejoignaient pour former un monde à mi-chemin entre ici et là. Ma Grosse Mère et moi, nous nous épanouissions tous azimuts. Ratissait large, ma vie dans ma cellule.

Grand-mère s'amena cet après-midi-là, royale dans ses soieries d'azur, un œil morne, l'autre allumé. Y alla d'abord de son œil funèbre. M'annonça qu'on allait repeindre tout l'étage, y compris chez moi. Le vieux Neptune avait des problèmes de circulation. À défaut de se condenser pour nous abreuver, l'humidité avait fini, après des siècles à nous narquer là-haut, par s'attaquer au plâtre des murs. La moisissure fleurissait. C'était bien la seule chose à fleurir sur le rocher. On devait donc nettoyer, réparer, repeindre. Tante Amande avait déjà engagé un ouvrier.

Quoi? Repeindre? Tout effacer? Tout faire disparaître? Ne... ne... Comprenais pas. Surtout, n'en revenais pas. Grand-mère voulait anéantir mon monde! Voulait nous effacer!

Jeté un coup d'œil à ma Grosse Mère qui a fondu en larmes. Deux gros ruisseaux ondulaient sur ses bourrelets. Une peine à la faire maigrir.

Ça y est! J'allais lâcher ma furie sur grand-mère. Mais grand-mère m'attendait dans le détour avec son œil guilleret. « Viens avec moi, Léo, je vais te montrer à dessiner d'une autre façon. » Quoi? Quoi?... Dess...? Mais qu'est-ce...? Coup d'œil à ma Grosse Mère. Surprise aussi par l'offre de grand-mère. Hoquetante, les yeux rougis, elle la fixait.

— Dessiner... autrement? ai-je fini par demander.

— Oui. Viens chez moi, je vais te montrer.

Abandonner ma Grosse Mère tout éplorée dans notre chez nous en perdition? Pas question!

— Je suis certaine que ta Grosse Mère est d'accord. N'est-ce pas? ajouta-t-elle en la regardant droit dans les yeux.

Ma Grosse Mère hésita. Puis, entre deux hoquets, esquissa un sourire qui m'ébranla. Me fit signe de la suivre. Moi qui étais prête à lâcher ma furie, à lâcher mon loup sur grand-mère pour la dévorer, j'hésitais. Finalement, son oeil guilleret semblait si mystérieux et prometteur que j'ai succombé. Remballé mes crocs et l'ai suivie.

Savait y faire, grand-mère. Puissante, mère-grand. C'est elle qui a mangé le loup.

La chambre d'Agathe sentait l'agate. Odeur que dégageaient non pas ses petits bonbons, mais la pierre d'agate. Y en avait un vase plein qui trônait sur sa commode. Cadeaux de grand-père Éloi. Chaque fois qu'il s'absentait sur le continent, il en rapportait une à sa sorcière bien-aimée. Apparemment, une vraie boîte à bijoux, le littoral, là-bas. Choisisait toujours une pierre à l'état brut pour son odeur musquée. L'odeur de l'amour, m'apprendrait grand-mère. Enivrante, acide, vivante. Sa chambre palpitait au musc d'agate. Ce drôle de parfum qu'elle distillait subtilement autour d'elle. Si concentré dans la pièce que j'avais l'impression d'entrer dans son corps. Où tout un monde d'étoffes multicolores éclaboussait son intimité à saveur d'amour. De quoi me faire aimer toutes les couleurs de l'univers. De quoi me faire aimer l'amour.

Grand-mère occupait la plus grande des chambres de l'étage familial. Une pièce assez grande pour lui permettre d'y circuler aisément en fauteuil roulant, toute jambe allongée. Elle arrivait même à faire le tour de la petite table installée à mon intention entre ses étoffes et son lit. Lit flanqué

à sa droite d'une bibliothèque, et, côté gauche, d'une table de chevet encombrée de tout le nécessaire à insomnie... livres, agates et agates, radio... Fort utile quand Balthazar préférait se colletailler seul chez lui avec ses nuits blanches plutôt que de venir les partager avec grand-mère. Dans son encorbellement de pierre, une large fenêtre donnait sur un horizon bleu. Horizon qui ne faisait, à cette heure confuse de fin d'après-midi, aucune distinction entre le ciel et la mer. Grand-mère adorait se laisser couler dans cette ambiance. Quand la nuit éteignait la lumière sur la vie, elle se tournait alors vers sa bibliothèque où s'empilaient pêle-mêle tous les livres du monde. Parfum d'agate, tu me diras tout.

Dans la chambre de grand-mère, cherchais ses fameux dessins-dessinés-autrement. N'y avait que quelques photos de famille éparpillées sur les murs. Toute jambe devant, elle roula son fauteuil vers sa bibliothèque en pointant un livre de son tue-mouches. Le lui remis. Elle l'ouvrit au hasard. Un livre de dessins, sans doute. Pas un seul ! Que des mots. Une armée de mots. Un vrai nid de fourmis. J'y aurais bien passé la vadrouille de tante Amande, moi. Déçue, que j'étais. D'autant plus que grand-mère n'en avait tout à coup que pour ses fourmis. Engoncée dans son marécage bleu, m'avait oubliée. Doublement déçue. Tourné les talons pour rentrer chez moi. C'est alors que grand-mère commença son récit.

« Le petit homme longeait le mur tout en surveillant les alentours. Arrivé près d'une fenêtre, il jeta un coup d'œil à l'intérieur de la maison. C'était le salon. Il était vide. Le petit homme ouvrit la fenêtre et se glissa dans la pièce. Tout à coup, un bruit lui parvint du corridor. Un chat. Un chat jaune. Surpris, l'animal fixa l'intrus un moment, puis se précipita dans l'escalier. Trois bonds plus tard, il avait disparu. Soulagé, le petit homme traversa le salon sur la pointe des pieds et se rendit jusqu'à la cuisine. Il ouvrit la porte du réfri-

gérateur et commença à s'empiffrer de carottes. Il n'avait rien mangé depuis trois jours."

— Depuis trois jours ? Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Je l'ignore. Mais si je continue à lire, je saurai tout. Dis-moi, Léo, le petit homme affamé, est-ce que tu l'as vu dans ta tête ?

— Bien sûr que je l'ai vu. Il portait un béret vert et avait des cheveux raides.

— Tu vois, Léo, les mots servent à dessiner des histoires dans sa tête.

— On peut dessiner dans sa tête ?

— Mais oui. Et tu as certainement vu autre chose, dans ta tête, non ?

— J'ai vu le chat qui faisait du bruit en jouant avec une toupie. Le chat était jaune comme ta robe d'hier. Mais le petit homme pensait que le bruit venait de quelqu'un qui habitait la maison.

— Tu vois, les mots peuvent tout dessiner dans nos têtes. Ils dessinent même les pensées.

— Dessiner des pensées ?

— Mais oui.

— Comme... comme dessiner que... je pense que... que le petit homme aurait préféré manger des crêpes paillassons à la place de carottes ?

— Voilà, Léo ! Regarde ma bibliothèque. Ces livres contiennent des milliards et des milliards de dessins. L'avantage avec les mots, c'est qu'ils prennent beaucoup moins de place que tes dessins sur les murs.

— C'est toi qui les as dessinés, ces livres ?

— Moi ? Non. Je ne dessine jamais mes histoires. Je les garde dans ma tête. Mais j'adore lire les histoires des autres. Il m'arrive même de lire toute la nuit.

— Toute la nuit ? Mais pourquoi ?

— Parce que c'est trop intéressant. Si tu savais tout ce que je trouve dans les livres.

— Comme quoi ?

— Ça, c'est à toi de le découvrir. Savoir lire, Léo, c'est comme posséder la clé d'un coffre au trésor.

N'en fallait pas plus pour me convaincre d'apprendre à lire.

— Est-ce que je peux t'emprunter un livre ?

— Tu sais lire, toi ?

— Non. Mais je vais apprendre.

— Toute seule ? Et tu crois que tu vas y arriver ?

— Ben... oui. J'ai appris à dessiner sur les murs toute seule. Je vais faire pareil pour les mots.

— Pour les mots, c'est différent. Il y a un code.

— Un code ?

— Oui, un code. Ça sert à lire les dessins. Alors, tu veux que je te l'enseigne ?

— Je veux bien, mais... ici ?

— Oui. Au début. Plus tard, j'irai chez toi. Quand tu auras recommencé à peindre tes murs. »

Fine mouche, grand-mère. Qui s'y connaissait en mouche. En m'offrant de m'enseigner à lire et à écrire, faisait d'une pierre trois coups : *primo*, m'attirait enfin hors de ma chambre, *secundo*, effaçait mon monde en m'assurant que je pourrais le refaire, *tertio*, s'attaquait à mon apprentissage scolaire.

En âge d'aller à l'école depuis plus d'un an déjà, que j'étais. Évidemment, tante Amande avait tout tenté, et tentait encore, d'ailleurs, de me convaincre de rejoindre en classe la marmaille de l'île. Classe dirigée par maître Maurice, maire du village. Elle me promettait monts et merveilles sur les bancs d'école. Surtout, le bonheur de me chamailler avec les autres gamins. Ne m'intéressaient pas, les autres gamins.

Tante Amande n'avait toujours rien compris à ma Grosse Mère et moi.

Tante Amande sifflotait en rangeant mes vêtements dans la commode. Ferma le tiroir et attrapa son verre. Grand-mère s'amena. « Tu sais quoi, tante Amande ? Grand-maman va m'apprendre à dessiner des mots. » Tante Amande recracha son scotch. Cru qu'elle avait avalé tout rond son glaçon. Darda sur grand-mère ses yeux flous.

Agathe et sa fille se disputaient par télépathie. Détestais leurs duels. Surtout quand j'en étais la cause. Tante Amande voulait toujours m'élever « normalement » alors que grand-mère continuait à faire du « sur mesure ». Les aimais toutes les deux, moi. Leur vacarme silencieux m'étouffait. Heureusement, tante Amande flanchait rapidement. « Bravo, les filles ! Je vois que vous vous arrangez toujours bien avec la vie, vous deux. » Et disparut aussitôt dans le corridor. *Niet*, pas de sifflet.

Grand-mère replaça sa jambe malade en grimaçant. « Qu'est-ce qu'elle a, tante Amande, grand-maman ? »

— Bien... Tu sais, Léo, y a des personnes pour qui c'est très difficile de s'arranger avec la vie. Amande est l'une de celles-là.

— Ah!... Pourquoi tu lui montres pas, à tante Amande, comment s'arranger avec la vie ?

— Pourquoi ? Parce qu'elle croit justement que je l'en empêche.

— C'est vrai ?

— En quelque sorte. Plus tard, tu comprendras. »

Une semaine plus tard, le chantier s'ouvrait. Pendant que l'ouvrier débarquait chez moi, grand-mère me conduisit chez elle. M'attendaient sur la petite table cahiers, crayons et gommes à effacer. Première leçon : l'alphabet. Qui commence par un *i*, comme chacun sait. À cause du point. Qui représente le départ de toute lettre. Donc de toute chose. Et

le *o* pour fermer la marche. Le cercle, qui représente l'infini, contient l'univers tout entier. Surtout, le bon ordonnancement des lettres de l'alphabet assure l'ordre du monde. Les autres lettres, m'expliqua grand-mère, servent à compliquer joliment la vie. Elles sont tout aussi importantes. Parce que sans elles, la vie serait vraiment morne et inutile.

Inutile... N'avais encore jamais pensé à l'utilité de la vie.

« À quoi ça sert, la vie, grand-maman ?

— Je ne sais pas.

Quoi ? Grand-mère qui ne savait pas quelque chose ? Qui ne savait pas à quoi sert la vie ?

— Tu vois, Léo, ignorer pourquoi on vit donne justement le sens à la vie. Comme on ne sait pas à quoi sert la vie avec un grand *V*, eh bien, on est obligé de se rabattre sur la vie avec un petit *v*. Et de s'en servir justement pour apprendre à vivre.

À voir le gros point d'interrogation dans mes yeux, elle a cru bon de préciser.

— Bon, sache que vivre, tout simplement, c'est le plus important. Ça nous apporte des réponses à des questions qu'on ne se pose même pas. Et pour toi, en ce moment, Léo, vivre, c'est apprendre l'alphabet. »

Grand-mère émaillait souvent son discours de diverses notions que je comprenais à peu près, dans le meilleur des cas, et pas du tout, le reste du temps. J'aimais bien. J'aimais ses dérives qui m'amenaient ailleurs. J'entendais une autre langue. La langue des adultes. Un jour, moi aussi je parlerais en ayant l'air de dire autre chose. Parlerais ma langue d'adulte. J'avais hâte de grandir. Tellement hâte que je me dépêchais. Travaillais fort à mon alphabet. Comme une enfant modèle, avait déclaré grand-mère. Tante Amande avait rigolé.

Me débrouillais plutôt bien, en fait. Dès la première leçon, j'avais réussi à dessiner le *i* et le *o* à la perfection. Sans doute à cause de ma longue pratique au pinceau. Après le *i*, venait le *t*.

« Plus compliqué qu'il en a l'air, m'avertit grand-mère. Le *t* représente l'équilibre du monde. Suffit d'un trait un peu mou, ou de travers, pour perturber le sens des choses. Tiens, dans Agathe, il y a un *t*. Suffit que je trace une barre ondulée sur mon *t* pour que je ne sache plus quelle couleur porter le matin. Ou que je me mette à tuer les mouches au lieu de jongler avec. Une barre bien droite commande une idée claire. Et quand on dessine une pensée, il faut toujours avoir les idées bien claires. Tu comprends? »

J'avais trop bien compris. Paniquais. La barre de mon *t* piquait du nez. En plus de gommer mon monde, l'ouvrier chasserait ma Grosse Mère. Sûr ! Une bonne vingtaine de *t* que j'ai dû tracer avant d'en obtenir un parfait. Plus difficile que je ne pensais, apprendre à dessiner dans sa tête. La troisième lettre de l'alphabet m'a rassurée. Le *x*. Une étoile. J'en avais déjà rempli le bec du pélican dans une de mes fresques. Savais déjà écrire un peu, quoi.

L'ouvrier avait déserté chez nous depuis longtemps, mais me rendais toujours chez grand-mère pour pratiquer mon alphabet. Passeport de la vie, dixit grand-mère. Le parfum musqué qui flottait dans sa chambre m'avait droguée au plaisir d'apprendre. N'arrivais plus à les dissocier. Et tous ces livres qui renfermaient des mondes mystérieux excitaient mon imagination. Comme si j'en avais besoin. À ce train, appris vite à lire et à écrire. À décoder les mystères des autres, et à codifier les miens.

Un an plus tard, j'esquissais déjà de petits tableaux. Écrivais déjà mes petites histoires. Contrairement à grand-mère, les écrivais, mes histoires, moi. Toute ma vie durant. Pour l'heure, j'écrivais de petites choses, bien sûr, toutes enfantines comme : « Léo marche dans la nuit, Quitusais fuit la vadrouille, Amande est cassée, grand-maman joue avec les mouches, Romain a raté le bateau, Léo est fâchée... » Vraiment de petites choses. « Dans les petites choses se trouvent les plus grandes »,

affirmait grand-mère. Autre parabole en langue adulte que j'avais à peu près saisie : j'étais une grande petite chose ou une petite grande chose ? Réfléchirais. En fait, savais déjà que j'aurais préféré être une grosse chose. Telle ma Grosse Mère. Mais au lieu de gagner en volume avec les années, gagnais en hauteur. Au moins, grandissais.

Pour grandir, grandissais. J'avais fini par atteindre la dernière tablette de la bibliothèque de grand-mère. Y rangeait ses bouquins anciens. L'un d'eux me lorgnait depuis le premier jour. *Histoire du monde*, qu'on pouvait lire sur son échine. Dépassait la rangée. S'avavançait tout seul. Ce jour-là, frétillait sur sa tablette. J'ai vérifié si on avait tracé bien droit la barre sur le *t* du mot histoire. En caractère gothique ! Difficile à dire. Chose certaine, ce livre voulait que je le lise. Jusque-là, grand-mère l'avait toujours ignoré. Choisisait des ouvrages sur les tablettes du bas, à sa portée. Justement, l'ouvrage gothique se trouvait maintenant à ma portée. Belle occasion de montrer à grand-mère combien j'avais grandi.

Juchée sur la pointe des pieds, j'ai attrapé le livre du bout des doigts. Plus fringante que je pensais, l'histoire du monde. S'est mise tout à coup à cabrioler entre mes mains pour aller choir sur la jambe malade de grand-mère. Qui verdit net sur son fauteuil. Elle qui, ce jour-là, macérait déjà dans les tons de kaki, tout à coup s'harmonisait parfaitement à ses étoffes. Figée sur place, grand-mère, telle une pierre tombale.

Lui avais fait mal. À mort ! Sûr ! Ne s'en remettrait pas. Mais au bout d'une éternité, s'en remit. Grand-mère souleva délicatement le livre qui pendouillait sur sa jambe. Un mélange de sang et de pus avait reproduit sa plaie sur les deux pages. Si une toute petite barre de travers sur un *t* pouvait rendre Agathe confuse, à quoi pouvait-on s'attendre d'une plaie sur l'histoire du monde ? Grand-mère, qui commençait

à reprendre des couleurs un peu plus chaudes, me rassura. N'était qu'un accident. Juste un accident. Sa plaie s'en remettrait. Quant à celle du monde, ça restait à voir. Et puisque l'histoire du monde semblait m'intéresser, elle décida de me la raconter. De me raconter l'histoire de notre monde, la légende de l'île Cassée. Ma première légende.

Grand-mère balayait doucement l'air de son tue-mouches. Se concentra quelque temps, puis s'immobilisa en fermant les yeux. Un silence cosmique envahit la chambre. Le musc d'agate s'intensifia, tétanisant l'atmosphère. C'est alors que les étoffes kaki de grand-mère commencèrent à tourner à la terre, puis à la poussière. Et elle se mit à vieillir. Terriblement vieillir. En un rien de temps, son corps se tassa, ses cheveux se racornirent, son visage se ratatina, ses lèvres roussirent, sa peau se fit parchemin et sa tête se vida du présent. Grand-mère s'était momifiée. Au bout d'un moment, ses paupières s'ouvrirent sur ses pupilles charbon, luisantes comme des boules de cristal. Et elle commença à raconter d'une voix d'outre-temps.

« Il était une fois l'île Cassée.

« Aux temps anciens, les dieux vivaient sur la terre parmi les hommes. Et les hommes, naturellement, enviaient les dieux.

« Une petite communauté d'errants, qui n'avaient pour tout port d'attache que les occasions de subsistance qu'ils dérobaient à la vie, avaient entendu parler du royaume de Neptune. Il occupait, disait-on, la plus belle et la plus riche d'entre toutes les mers. L'eau y était si pure et si claire que, la nuit, on pouvait y naviguer en suivant le reflet de la lune sur ses hauts fonds nappés de poudre de diamants. Sur cette mer paisible, nulle vague surnoise ne venait surprendre les marins. Et il suffisait d'une seule bouchée d'un seul de ses poissons, qu'on pêchait à volonté, pour rassasier un homme

fort durant plus d'un mois. Sur cette mer, paix et abondance étaient assurées.

« Excité par tant de richesses, le chef s'empara d'un navire. Il l'équipa du nécessaire au combat qui l'attendait contre le dieu de la mer et lança sa petite communauté à la conquête du royaume de Neptune.

« Au début du voyage, tous se réjouissaient du bonheur à venir. Mais voilà, trouver cette fabuleuse mer s'avéra plus long et plus difficile que prévu. Ils naviguèrent durant des lunes, traversèrent les pires tempêtes, stagnèrent parfois sur des eaux mortes que les vents semblaient avoir désertées pour de bon. Et toujours pas de royaume à l'horizon.

« Les provisions d'eau et de vivres baissaient à vue d'œil. Ainsi que le moral de la petite communauté qui finit au fond de la cale. Tandis que certains commençaient à douter de l'existence même du royaume, d'autres voulaient abandonner les recherches. En particulier la femme du chef qui regrettait l'inconscience avec laquelle ils s'étaient lancés dans l'aventure. Plusieurs de ses compagnes, d'ailleurs, pleuraient leur malheur, mais surtout, la douleur de leurs enfants assoiffés et affamés. Réfugiées dans le ventre vide du bateau, leurs larmes lestaient peu à peu d'une mare chaude et salée la coque de leur bâtiment. Mais le chef et capitaine, ivre d'autant d'orgueil que de rêves impossibles, restait sourd à leurs plaintes. À coups de promesses fabuleuses, il menait les siens en aveugle sur une mer désespérément ordinaire. Jusqu'au jour où le soleil se leva sur une étendue d'eau si calme et si claire que les hauts fonds lumineux l'éblouirent. On lui avait dit vrai. Le paradis existait.

« Une brise parfaite soufflait sur les voiles. Fébrile, le capitaine cherchait le dieu des lieux. À son grand étonnement, il découvrit le géant endormi au fond de l'eau. Jamais conquête ne lui avait paru plus facile. Sans plus tarder, il lança son navire à l'assaut de Neptune.

« Avant de partir, le capitaine avait fait affûter la quille de son bateau plus finement que la plus aiguisée des lames, dans le but de blesser le dieu des mers. La quille-rasoïr trancherait net la gorge tout offerte du géant endormi.

« Le bâtiment filait en direction du cou de Neptune. Mais au dernier moment, le miroitement des hauts fonds diamantés brouilla la vue du capitaine et la quille rata sa cible. Résultat : au lieu de couper la gorge du géant, elle sectionna le lobe de son oreille gauche.

« Neptune bondit hors de l'eau en hurlant de douleur. Une main plaquée sur son oreille mutilée, il fixait son lobe qu'il tenait au creux de sa paume droite. C'est alors qu'il aperçut le petit navire qui tentait de fuir. Fou de rage, il attrapa le bateau et le brandit bien haut dans le ciel. Un éclair lui transperça l'œil. C'était la tranche de la quille qui scintillait au soleil.

— Sautez ! cria le capitaine. Sautez tous avant qu'il nous écrase !

— HA ! fit Neptune qui fulminait. Espèce de vilain petit reste d'humain, c'est toi qui as osé m'attaquer ? Toi qui as osé me couper l'oreille avec ton minuscule coquillage ?

— Sautez vite ! cria de nouveau le capitaine. La côte n'est pas loin !

« Et tous se jetèrent à l'eau.

— Et tu penses pouvoir m'échapper aussi facilement ? Moi, dieu de la mer ?

« De sa large main de géant, Neptune rafla tous les fuyards à la surface de l'eau pour les ramener à bord.

— Alors, petit homme, on abandonne le navire ?... Hein ?

« La terreur paralysait le capitaine.

— ...

— Mais j'y pense, un capitaine n'est-il pas supposé couler avec son navire ?

— ...

— Ah ! ces humains ! Toujours aussi lâches. Vous pouvez bien ne rester que de pauvres humains, bêtas que vous êtes.

« Le capitaine, qui tremblait de tous ses membres, réussit à se ressaisir quelque peu.

— Je... euh... je n'ai pas fait exprès, ô Neptune... le... le plus grand d'entre tous les dieux... Je... C'est un accident... hein, les autres ? C'est un accident... On passait par là... on passait par là et...

— Ah bon ? Vous passiez par là ? Sur un bateau armé d'une quille plus tranchante qu'une épée d'espadon ? Vous croyez vraiment me faire avaler ça ?

— Euh... euh...

— Pourquoi cette lame ?

— ...

— Réponds quand ton dieu te parle !

— Pour... pour vous trancher la gorge.

« Une explosion de rire gonfla les voiles du navire.

— Me trancher la gorge ? Avec une lame de la taille d'un cil ? Prétentieux petits humains, vous me faites bien rire avec votre imbécile arrogance. Mais au fait, espèce de chiure de requin, pourquoi vouliez-vous me trancher la gorge ?

— ...

— Allez, réponds !

— Pour... nous emparer de votre royaume.

— Vous emparer de mon royaume ? Mais tu ne sais donc pas, minuscule cervelle d'huître, qu'un royaume ne peut être habité que par son dieu ? Le dieu EST son royaume. Ne connais-tu donc pas les lois de l'univers ?

— Euh... non, non, je ne les connais pas. C'est la première fois que je parle à un dieu.

— Ton ignorance n'est pas une excuse. Ta supposée ignorance, devrais-je dire, n'est qu'un prétexte pour te disculper. Tu te fous des lois de l'univers. Tout ce qui t'intéresse, c'est de

t'emparer des richesses des autres. Toi et ta troupe ne méritez pas de vivre, espèces de raclures des bas-fonds.

— Mais... ô grand Neptune, laissez-nous, laissez-nous vivre... Nous... nous allons apprendre... nous voulons apprendre... Laissez-nous partir... nous ne reviendrons plus... nous le jurons.

« Neptune éclata de rire de nouveau.

— Vous mentez ! finit-il par cracher. Jamais les humains ne cesseront d'envier les dieux. Mais comme vous m'amusez beaucoup et que je suis d'une grande, très grande magnanimité, je vais vous donner une chance de tenir votre promesse. Même si je doute fort que vous y arriviez. Au mieux, un ou deux parmi vous y arriveront peut-être. Peut-être, ai-je dit, peut-être.

« Et il s'esclaffa encore une fois.

« Le dieu de la mer riait encore quand il fit une chose tout à fait inattendue : il prit le lobe de son oreille et en bourra la coque du navire. Puis, telle une offrande au soleil, il brandit le bateau bien haut dans le ciel. Craignant le pire, tous se jetèrent de nouveau par-dessus bord. De fait, Neptune lança de toutes ses forces le petit bâtiment à l'eau. Il le lança si violemment que sa proue alla se ficher au fond de la mer. Sous le choc, sa coque se brisa en deux et une nuit d'encre s'abattit sur le monde.

« Du haut du ciel, les fuyards avaient eu le temps d'apercevoir au loin un continent qu'ils tentaient désespérément de rejoindre à la nage. Mais la nuit absolue les empêchait de s'orienter et ils risquaient de s'égarer au large, comme ils s'étaient égarés au large de leur vie. Isolé dans sa noirceur, chacun se croyait perdu. C'est alors que la femme du chef se mit à crier :

— Par ici... par ici... venez par ici...

« Guidés par sa voix, les naufragés se dirigèrent vers la femme. Elle les fit se mettre en cercle pour former une bouée

humaine. Ce stratagème permit à chacun de se maintenir plus facilement à flot. Ballottés par les vagues, les naufragés souhaitaient ardemment que leur dérive les mène jusqu'à la côte.

« Mais les heures passaient. Le froid et la fatigue avaient eu raison des plus faibles. D'autres n'en avaient plus pour longtemps. La fin semblait inévitable quand le pied d'un marin heurta une masse.

— Terre ! Terre ! hurla l'homme.

« Fous de joie, les rescapés grimperent à l'aveuglette sur ce qui s'avéra être un rocher. Agglutinés les uns aux autres, ils n'osaient bouger dans la nuit qui sévissait toujours. Elle sévit encore durant des jours, des jours.

« La faim et la soif continuaient à décimer la petite communauté. Il ne restait plus que quelques hommes et femmes. Au plus profond de leurs ténèbres, ils osèrent s'en remettre aux dieux. Mais ceux-ci ignorèrent cruellement leurs appels désespérés. Ils se croyaient définitivement perdus quand soudain, la lumière daigna enfin éclairer le monde.

« Sous un soleil ardent, les naufragés découvrirent alors qu'ils avaient échoué sur une île de granite marbré de rose. Et tandis qu'autrefois cette mer fabuleuse offrait des eaux claires et poissonneuses sur fond de sable diamanté, elle avait maintenant perdu tout ce qui faisait d'elle un paradis. La mer n'était plus qu'une mer ordinaire, à la fois lumineuse, mystérieuse et implacable.

« Ils mirent cinq jours à faire le tour de ce rocher plus sec que le désert. Il avait la forme d'une coque de navire cassée en deux en son milieu, navire dont la proue allait s'ancre au fond de la mer, à l'endroit exact où Neptune l'avait si violemment projeté.

« Malgré ses malheurs, la petite communauté était reconnaissante à Neptune, non seulement de l'avoir épargnée, mais aussi d'avoir pétri de la chair de son lobe le granite du

rocher. Cette ultime trace du paradis perdu ferait la richesse de l'île Cassée. Quant aux lois de l'univers, tous avaient déjà commencé à les oublier.»

Et grand-mère redevint jeune.

Immobile dans les replis kaki de ses étoffes encore poussiéreuses, grand-mère souffrait. Me fixait de sa pupille dard qui me tisonnait le plexus. Mal, que j'avais. De son mal. Le front en sueur, elle ventilait sa douleur avec son tue-mouches. Des suites de sa mutation ? Non. Souffrait de l'histoire du monde, de l'histoire de son monde. Grand-mère mit un long moment à se démomifier, à retrouver toute son humanité pour enfin poser sur moi son regard aimant.

Impressionnée, j'étais. Impressionnée par la mutation de grand-mère et troublée par la puissance de son regard qui venait de m'ensemencer de la légende de l'île.

Couru me réfugier dans la chair mousseline de ma Grosse Mère, au fond de l'alcôve. Habituellement, m'évadais de chez nous en allant errer dans l'infini de sœur Henriette. Planais au-dessus du monde d'en bas sans jamais y atterrir. Ce jour-là, m'y suis posée.

Sous le Neptune, sentais le roc massif, lourd, dur, cassé, abandonné à la mauvaise rumeur. J'avais de nouveau mal. Comme grand-mère, mal à notre histoire. Me suis alors accrochée au fait que notre légende était inachevée. Et puisqu'elle venait de m'en faire la dépositaire, qu'elle me passait le flambeau de notre pérennité, la terminerais. Une grand-mère à consoler, moi, et une île à recoller.

Après l'alphabet, grand-mère m'enseigna les nombres, la géographie et l'histoire. Écrite par les religions, l'histoire. Elles avaient façonné le monde à l'image de l'homme. Homme avec un petit *h*, bien sûr. Prétendre à la vérité n'était-il pas affaire d'homme, justement, dixit grand-mère ? Comme toutes les religions avaient affirmé détenir LA

vérité, la seule et unique digne de s'y soumettre, le monde s'était pétrifié au front d'une guerre humaine inhumaine. N'y avait rien de divin aux dogmes de leur religion, pas plus qu'aux harangues de leurs prêtres. Mais il fallait bien les connaître pour savoir se méfier de leurs prétentions. D'après grand-mère, valait mieux respecter l'anonymat de Dieu. On avait plus de chances de Le trouver. S'Il existait, évidemment. Des histoires formidables qu'elles racontaient, les religions. Mais des histoires d'hommes, qui ne renvoyaient qu'aux hommes et à leur incapacité à supporter l'angoisse de ne pas savoir, à vivre le grand mystère de la vie. Grand-mère affirmait que ce grand mystère était ce qu'il y avait de plus difficile à accepter pour un humain. Apprendre à vivre l'inconnu sans tomber à la merci d'une secte ou dans la névrose exigeait force et maturité. Un enseignement de l'histoire tout agathien, auquel j'ai eu droit. De même pour la géographie. Là aussi, on devait respecter les insondables volontés célestes. Et non s'abandonner au désir extravagant des hommes de dominer la terre. Comme, par exemple, cette contrée où ils avaient déraciné les arbres et où stagnait depuis un désert mortel. Ou encore ce bout de pays bâti sur les fonds marins d'une mer refoulée qui rongait son frein contre des digues castrantes. Une menace perpétuelle, ces digues. Faire avec l'univers, qu'elle disait grand-mère. S'il y avait quelque chose à changer ici-bas, c'était soi, en soi. Ce qui était beaucoup plus difficile à réaliser que bâtir des barrages ou faucher une forêt.

Me racontait de bonnes histoires, grand-mère.

Mes préférées, c'était les siennes. Surtout, ses légendes qu'elle allait chercher aux confins de sa momie. M'emmenait parfois dans ses entrailles de poussière. Me fondais à elle. Me semblait alors qu'elle extirpait ses histoires de mon corps. Ça me chatouillait, me râpait. En revenais mi-Léo, mi-momie, mi-grand-mère, mi-intemporelle... multidimensionnelle.

Puis, enfouie dans le giron de ma Grosse Mère, macérais dans toutes ces mi, des heures durant. Un jour, j'arriverais à me faire tout à fait momie, moi aussi. Le fallait. Flambeau oblige.

Après nombre de tentatives, arriva ce qui devait arriver. Débarqué un matin chez grand-mère, mi-Léo, mi-momie. Au premier coup d'œil, elle comprit ce qui se passait. Et entreprit aussitôt sa propre mutation. On aboutit dans l'ère aux légendes où elle capta celle de grand-père Éloi.

« Il était une fois, un jeune hibou qui vivait au cœur d'une forêt très ancienne. Ce jeune hibou était très malheureux de sa condition animale. Il voulait devenir homme... »

Pendant que je regardais le jeune hibou perché sur sa branche, grand-mère racontait. Au bout d'un moment, elle se tut. C'est là que j'ai pris la relève, oui oui, la relève.

« Le jeune hibou décida de rester hibou parce que s'il devenait un homme, il ne pourrait plus voir dans la nuit. Mais il se désolait toujours de n'être qu'un animal. »

Connaissais la fin de la légende ! Enfin, pas tout à fait la fin puisqu'une légende reste toujours inachevée. Même quand son propriétaire est mort, m'expliqua grand-mère. Qui sait ce qui se passe au pays de la mort ?

De retour dans mon corps. Grand-mère me regardait d'un air satisfait tout en aérant doucement sa plaie. Une mouche tournoyait autour de moi. M'équiperais aussi d'un tue-mouches. Tante Amande avait peut-être raison ?

« Grand-maman ? Est-ce que... je suis toi, en plus jeune ?

Vu la plaie qui lui grugeait le mollet, franchement, préférerais rester moi. Rester Léo, sans plaie.

— Mais non, Léo, mais non.

Me fixait. Son silence me happa. Sentais ses pupilles me fouiller l'intérieur.

— Tu es très douée, Léo. Très, très douée, même. En plus, tu es forte. Beaucoup plus forte que moi. Plus tard, tu y arriveras.

— Arriver à quoi ?

— Avec ta vie. »

Autre parabole que je mettrais une éternité à comprendre.

Ce jour-là, chaussée des bottines de sœur Henriette, déambulais dans le ciel en quête de son Dieu. Intrigants, les dieux. Grand-mère s'amena, avec un bol d'agates. Venait souvent durant sa pause d'après-midi. Me suis enfournée deux agates d'un coup. Tandis que je me décrochais les mâchoires, grand-mère gardait les yeux rivés sur mes bottines. « Viens, Léo, je vais te montrer un jeu. On va jouer aux yeux ouverts. »

Me suis approchée. Nez à nez, yeux dans les yeux, on essayait de voir ce qui se tramait dans la tête de l'autre. Un héritage de sœur Henriette, ce jeu. Grand-mère avait joué avec elle toute son enfance. Grand-mère, par ailleurs, qui aurait bien voulu garder son Henriette comme sœur plutôt que d'avoir à la traiter de sœur.

L'aînée de la famille, Henriette. Leur mère était morte en donnant la vie à grand-mère Agathe. Qui, elle, avait hésité à vivre. Voulait retourner à sa mère. Sœur Henriette était donc restée à son chevet. En prière nuit et jour, plus que fervente dans sa foi de sauver l'enfant. En allait de sa vocation. La prière pour sauver le monde. Pour convaincre la petite que la vie était vivable. Plus que vivable, même avec une mère morte. Entre deux incantations, lui soufflait son refrain préféré à l'oreille : « La vie est grande, Agathe, la vie est grande. » En dépit de son chagrin, sœur Henriette tentait courageusement d'achever le travail de sa mère. La petite Agathe mit trois jours à lancer son cri primal, à hurler oui à la vie.

Dieu avait finalement répondu à la prière de sœur Henriette. Dieu souhaitait donc qu'elle remette à plus tard son entrée au couvent afin qu'elle puisse prendre la relève de sa mère. Ferait de son mieux. Prendrait religieusement soin d'Agathe, de ses frères jumeaux et de son père. Jouerait son rôle jusqu'au bout. Et même plus. Car Agathe avait réussi à la garder auprès d'elle bien au-delà de sa volonté. La petite espérait toujours qu'elle renoncerait à sa vocation. Peine perdue. La vocation d'Henriette s'enracinait dans des profondeurs insondables. Voire prénatales. À sept ans déjà, la gamine transformait la fenêtre de sa chambre en alcôve dédiée au monde céleste. Monde qui, dehors, couvrait ses mystères éternels sur une mer infinie.

« Au moins, me raconta grand-mère un jour, elle se le gardait pour elle, son Dieu. » Pas très encline au prosélytisme, apparemment, sa sœur. Henriette limitait ses ébats mystiques à sa petite chapelle incandescente qu'elle fermait d'un rideau de tulle blanc. L'appel du voile, quoi. Voile qu'elle portait en elle, discret, tenace, tel un tatouage caché à l'endroit réservé à son bien-aimé. Y puisait toute sa patience. Lui en fallait pour élever une marmaille héritée à douze ans. Au besoin, baissait les yeux pour se retirer dans son for intérieur. En particulier quand un verre de lait allait sécraser sur ses bottines, ou que des accusations de « fausse mère » éclaboussaient l'ambiance sereine de la maison. De même lorsque grand-mère déposait un bisou au chocolat sur sa joue. Sœur Henriette s'en remettait toujours à son tatouage intérieur. Pour le meilleur et pour le pire. Vingt-quatre ans qu'elle avait quand elle partit pour le couvent. Départ tardif pour une si jeune appelée. Mais rien n'aurait pu écarter Henriette de sa voie divine. Se serait fait nonne à cent deux ans s'il avait fallu.

La première fois que j'ai joué aux yeux ouverts avec grand-mère, vu en elle une fournée de petits pains marins. Ensuite, un gros rocher noir, Balthazar

qui se dandinait sous la lune, sa dix-huitième arrière-grand-mère, grand-père Éloi regardant manœuvrer la grande grue du cargo, sœur Henriette soufflant sur le genou écorché de la petite Agathe, tante Amande en larmes au piano, grand-mère souriant devant un client qui mâchouillait une agate... C'était à celle qui fermerait les yeux en dernier. Grand-mère gagnait presque toujours. Question d'âge, que je me disais. Pour trouver quelque chose à voir dans ma tête d'enfant, fallait qu'elle cherche beaucoup plus longtemps que moi dans la sienne, riche de siècles de vie. J'aurais bien voulu jeter un œil dans celle de tante Amande, mais : « Pas question, mon petit caillou, qu'elle m'ait balancé en regardant grand-mère. Je suis pas Flore, moi.

— Aaaaaande..., répondit grand-mère, c'est toi qui refusais de jouer aux yeux ouverts avec moi.

— C'était le jeu de Flore.

— Si tu préfères voir les choses ainsi.

— Je ne préfère rien du tout. C'était comme ça. Et tu recommences toutes tes folies de jeu aux yeux ouverts, d'éducation agathienne et de légendes avec la petite.

— Pour Léo, c'est différent. Elle est beaucoup, beaucoup plus douée que Flore.

— Ça promet ! Et elle va en faire quoi, de tes précieux enseignements ? Virer complètement Agathe ? S'envoler avec ses corbeaux ? S'inventer un Gros Père ? Essayer de recoller le rocher ? Se prendre pour Dieu ? Mieux, pour le diable ?

— Bon bon bon ! rigola grand-mère. Tu sais, Léo, Amande manque totalement d'imagination. Elle choisit toujours le même scénario : le pire.

— Et ta grand-mère choisit toujours le scénario le plus fou. Gare à toi, Léo, gare à Agathe II, lança-t-elle en quittant.

Détestais quand elles se picossaient, ces deux-là. L'air sentait mauvais.

— Grand-maman... est-ce qu'une maman aime toujours son enfant ?

— Mmm... pas toujours. Il arrive que non.

— Qu'est-ce qui se passe alors ?

— Bien... l'enfant et la mère doivent s'accommoder l'un de l'autre. C'est une autre façon d'aimer. Plus... périphérique, plus globale.

— Est-ce que... tante Amande... est-ce que tu l'aimes ?

— Bien sûr, Léo, que j'aime Amande, bien sûr.

— Tu l'aimes... globale ?

— Je l'aime tout court, Amande. Mais Amande, elle, croit que non. Enfin, elle croit que je l'aime moins que Flore.

— Tante Amande ne t'aime pas, alors ?

— Mais oui, elle m'aime. Trop même. C'est pour ça qu'on dirait qu'elle ne m'aime pas. Elle fait la même chose avec son piano.

— Et avec Quitusais, aussi. C'est compliqué l'amour, grand-maman.

— Mmm... oui et non. Quand on ne s'aime pas assez, ou mal, on complique tout. Continue, Léo, continue à t'accrocher à toi, à rester toi. C'est ta grande force.

— Euh?... »

Autre parabole agathienne à méditer. Me faisait travailler fort, grand-mère.

La légende de l'île m'avait reliée au rocher. De ma fenêtre, j'y atterrissais de plus en plus souvent. M'y attardais, même. Suivais le parcours tordu de ses veines roses jusqu'au village où je regardais le va-et-vient des gens en bottines noires. Tous chaussés de ces gros godillots, les Îlecasséens. Impératif, sur l'île. Le rocher usait une paire de souliers ordinaires en deux jours. Seules les bottines de Balthazar lui résistaient. Et pour cause. Le petit cordonnier servait au rocher sa propre médecine.

Saupoudrait de granite la semelle des bottines. Un procédé secret transmis de petit père en petit fils.

Ne fabriquait que des bottines noires, Balthazar. Ça sentait la rancune, le deuil. Le deuil de sa tribu en voie d'extinction qu'il imposait malicieusement à ses géants de co-insulaires. Tante Amande, elle, n'en portait jamais. La voyais sortir du Neptune dans ses jolis escarpins et monter à bord de sa Vieille Mauve pour aller faire ses courses deux maisons plus loin. Détestait marcher, tante Amande. Mais aimait bien, à l'occasion, marcher dans mes histoires.

Avec le temps, elles avaient pris de l'ampleur, mes histoires. Gagné du terrain sur papier, surtout. Remplissais cahier sur cahier. Mes petites virées dans le système vasculaire du rocher m'inspiraient. Mes histoires commençaient toutes par « Il était une fois ». Effet atavique, quoi. M'étais même essayée à une légende. Bon, n'arrivais encore qu'à me faire mi-Léo, mi-momie, mais avais tout de même réussi à dénicher une première légende. Celle d'un étranger entrevu par là, à travers les interstices de l'espace-temps. Fièvre, que j'étais. L'avais racontée à grand-mère et à tante Amande. « Il était une fois un garçon qui cherchait d'où il venait... » Grand-mère avait opiné du tue-mouches. Tante Amande, elle, m'avait balancé une gentillesse : « Toi, tu t'alignes pour faire écrivaine. Consolons-nous, y a pire.

— Pianiste, par exemple ? avait rétorqué grand-mère.

De bonne humeur ce jour-là, tante Amande avait rigolé tout en déballant les vêtements neufs que Grâce, propriétaire de l'unique boutique de vêtements de l'île, avait bien voulu lui prêter comme d'habitude, pour essayage.

— Hein, Amande ? Pianiste ? relança grand-mère.

Tante Amande fouilla l'air en quête de son complice bien-aimé. Oups ! Laissé à la réception.

— ... !

— J'écouterais bien une petite toccata, moi, osa grand-mère.

— Une toccata ? Je joue comme un varan, lança tante Amande en coinçant mon gilet dans la fermeture éclair du pantalon. Je ne joue que le malheur.

— Vu comme ça, je te comprends d'avoir enfermé ton piano à triple tour. »

J'aurais bien voulu que grand-mère insiste. Qu'elle oblige tante Amande à jouer du piano. Voulais entendre ses malheurs, moi. Pour tout malheur, n'ai entendu que tante Amande pestant contre la fermeture éclair qui avait fini par dérailler. Finalement, elle remit le pantalon dans le sac et, avant de disparaître, nous tendit le bol d'agates.

Grand-mère et moi mâchouillions nos agates en silence. On pensait au piano enfermé de tante Amande. Un deuxième bonbon... troisième... quatrième. J'en avais la bouche toute cernée de violet. Et une tache sur mon gilet. L'eau de sable la nettoierait. Tante Amande pesterait encore. Soupir. Fixais le mouvement des lèvres pourpres et impeccablement propres de grand-mère. Me disais que, le jour où j'arriverais à mastiquer une agate sans m'en mettre partout, serais une adulte. J'aurais des lèvres comme celles de grand-mère. Deux petits bourrelets rouges d'où sortiraient des mots aussi grands que mère-grand. N'ai pu résister. Déposé sur ses lèvres un mini-baiser. Mini, pour éviter de lui en mettre partout. Grand-mère m'a alors regardée avec une telle ardeur d'amour que j'ai eu peur.

Comprenais maintenant pourquoi tante Amande cachait son amour pour sa mère. Peur de son ardeur. Peur de sa pupille incendiaire. Mais pour Romain et son piano, ne comprenais toujours pas. Son romanichel posait sur elle un regard d'amour qui ne tenait que du velours. Si doux, le velours. Et son piano ? Encore là, mystère et boule d'agate. Comment pouvait-on avoir peur d'un piano ?

Étant donné que grand-mère avait déjà révélé à tante Amande sa légende, décidé d'écrire celle de son piano. Une légende sert à comprendre sa vie, dixit grand-mère. J'écrirais donc cette légende pour comprendre son piano. Voir en quoi il était si terrifiant. L'écrirais en secret, bien sûr. Mais d'abord, fabriquer l'instrument. J'en avais besoin pour arriver à dénicher son histoire. L'ai bricolé. Puis caché sous mon lit. Le lendemain, tandis que je travaillais à son histoire, tante Amande le débusqua du bout de sa vadrouille. M'attendais au pire. Comme elle, quoi. Mais le pire se mua en éclat de rire. Fiou !

« Maman a raison, mon petit caillou. Tu es vraiment très douée. Je n'avais jamais pensé qu'on pouvait écrire la légende d'un piano. De mieux en mieux ! Tchîn-tchîn, Flore ! » fit-elle joyeusement en levant son verre fictif pour ensuite valser avec sa vadrouille jusqu'à l'alcôve où elle se mit à fixer ma Grosse Mère d'un drôle d'air. Au bout d'un moment, se laissa glisser sur le plancher entre Quitusais et moi.

Toute chaude, toute rose, qu'elle était tout à coup. N'ai pu résister. Trop hâte que j'avais de lui raconter la légende de son piano. Même si n'en connaissais que le début. Lui ai donc envoyé les premières lignes : « Il était une fois un piano qui avait mal aux dents. Quand un pianiste touchait à ses dents noires, il lui mangeait les doigts. » J'en étais là. La suite viendrait plus tard. Toute chaude, toute rose et toute chose maintenant, tante Amande.

Elle me visa en silence. Puis appuya son front contre le mien. Cru tout à coup qu'elle voulait jouer aux yeux ouverts. Mais se mit à me caresser la joue. Son amour à elle était doux. Rien à voir avec celui de grand-mère. Tout pour s'accorder à celui de Romain. Sans doute qu'il rôdait dans les parages, son romanichel. Toujours plus légère, tante Amande, quand il était là.

Jouait maintenant dans mes cheveux. Moi dans les siens. M'a fabriqué un chignon comme le sien. Moi, des tresses

comme les miennes. M'a révélé qu'elle et sa sœur jouaient souvent à se coiffer. Jusqu'à ce qu'une paire de ciseaux entre en jeu. Quittes pour un rase-bol, les filles. Puis me souffla à l'oreille : « Tu ressembles beaucoup plus à Flore qu'à Quitusais, tu sais. » M'avait parlé tout bas. Pour éviter de faire de la peine à ma Grosse Mère, probablement. Lui ai répondu du même souffle : « Quand je serai grosse, tu verras comme je ressemble à ma Grosse Mère. » Tante Amande leva les yeux au ciel. Y avait longtemps qu'elle l'avait fait. Et me défendit de prendre du volume. Elle y verrait. Ma Grosse Mère pouvait bien se faire montgolfière et s'élever dans le ciel jusqu'en enfer si ça lui chantait, moi, garderais la ligne. La ligne amandine et, dans la mesure de l'impossible, la ligne d'horizon. Comme j'avais plus grandi que grossi ces derniers temps, elle décréta que j'avais besoin d'un nouveau pupitre. Un bureau d'adulte, qu'il me fallait.

Le lendemain, tante Amande et son Romain se présentèrent avec le bureau de grand-père Éloi. L'aimais bien, son romanichel, mais pas chez moi. Hormis grand-mère et tante Amande, personne d'autre ne venait. Un chez nous à protéger, moi. Les étrangers, m'en méfiais. Donc, claqué la porte au nez de mes visiteurs. Insultée, tante Amande entra en hurlant son indignation comme si je me trouvais sur la lune. Manquait une serrure, à cette porte. Et me traita de gamine impolie. Me somma de saluer son amant. Obéi. Pour faire plaisir à ma Grosse Mère qui me faisait signe d'obtempérer. Obtempérer, non pas abdiquer. Ne me ferais pas plus Amande II qu'Agathe II. Lui ai demandé alors pourquoi elle avait le droit, elle, d'interdire à Romain l'accès à sa chambre alors que moi, devais le laisser entrer. Elle lui interdisait aussi de petit-déjeuner avec nous à la table familiale. Un silence épicé au parfum scotché flottait dans l'air. Les amants se fixaient; Romain, l'œil furieux de désir, Amande, le regard scellé à la méfiance. Elle aussi. Me donnait donc raison de me méfier de lui.

Tante Amande mit fin aux hostilités en se précipitant sur mon pupitre qu'elle commença à dégarnir. Romain, lui, se mit à explorer mon monde. Passa en revue toutes mes fresques. Depuis les travaux, j'en avais peint de nouvelles. Fit même semblant de se présenter à ma Grosse Mère. Se tenait derrière lui, ma Grosse Mère. Lui avait tendu une main dans le vide. Ne la voyait pas plus que tante Amande, son Romain. Mais ravi qu'il était, l'intrus. S'inviterait de nouveau. Le sentais.

Une fois l'échange de meubles terminé, tante Amande caressa le vieux bureau. Ouvrit le grand tiroir du bas d'où s'échappa un nuage rance qui sentait le bois et le tabac. « L'odeur de papa, déclara tante Amande, les yeux dans l'eau. Avec un peu de terre, mon petit caillou, tu pourras y faire pousser des pipes et, bien accessoirement, du tabac. » Puis elle fila dans le corridor, Romain à sa suite. En sortant, m'avait gratifiée d'un petit salut. Reviendrait. Sûr !

La nuit suivante, fait un cauchemar. Un colosse de métal à deux têtes, trois bras et quatre jambes me poursuivait dans le hall du Neptune. L'avais semé en m'enfuyant par le manège. Métais réveillée en sueur. J'aurais bien voulu que ma Grosse Mère se charge des monstres de mes rêves. Mais elle ne valait rien la nuit. Sitôt la tête sur l'oreiller, sombrait dans un sommeil si profond que seul le dieu soleil pouvait la ramener à la surface.

Mon cauchemar m'avait donné soif. Me suis donc rendue à la salle de bains. J'avalais ma dernière gorgée quand le monte-charge s'ébranla. Le monstre ! Il avait réussi à caser tout son attirail dans le manège. Revenait m'attaquer. Éteint aussitôt la lumière et fermé la porte.

Le monte-charge grinçait. J'entendais le monstre grogner, haleter. Ses feulements s'intensifiaient. Tout à coup, plus rien. Silence de mort. Jusqu'à ce que la bête se mette à se frotter contre la porte. Elle avait dû me flairer à travers

la paroi. D'un bond, me suis retrouvée dans le bain, cachée derrière le rideau de douche. Le monstre se frottait toujours. Soudain, la porte s'ouvrit et tante Amande déboula dans la pièce en allant s'échouer sur le siège de la toilette. Romain surgit à son tour et ralluma. D'un geste vague, tante Amande renvoya son amant. Qui soupira. Puis se retira en fermant la porte derrière lui.

Ne savais plus que faire. Glissé un œil entre le mur et le rideau. Nimbée de ses vapeurs éthyliques, tante Amande se mit à siffloter mollement un air qui alla très vite rejoindre le silence. Endormie sur son siège, qu'elle était. Au bout d'une minute à peine, se réveilla en sursaut et entourra son ventre en grimaçant. Vu alors sa petite culotte maculée de sang. Romain ! Romain l'avait blessée. Comprendais maintenant la méfiance de tante Amande. L'air accablé, elle se lava, avala un comprimé, urina, et se rendormit sur la toilette. J'aurais bien voulu la ramener dans sa chambre, mais j'ignorais si Romain était toujours là. Pas question de tomber sur lui. Il en avait déjà fait assez. Puis, des plans pour qu'il s'invite chez moi.

Tante Amande ronflait. Me voyais déjà passer la nuit dans le bain. Finalement, elle refit surface et se mit en frais de se lever. Mais perdit l'équilibre et s'accrocha au rideau de douche qui s'ouvrit tout grand sur moi. Me fixa un moment, détourna la tête, revint sur moi, fronça les sourcils, referma le rideau pour filer directement à sa chambre. Et Romain ? Disparu ! M'attendait peut-être dans le détour ?... Non. Bel et bien disparu ! La voie était libre. Soulagée, couru aussitôt me réfugier dans le molleton de ma Grosse Mère où j'ai pu, tranquille, jongler à toutes ces choses de la nuit.

Entre autres à Romain. Blessé tante Amande, son romanicel. Tout ce sang dans sa culotte... En tout cas, y avait de quoi se méfier de lui. À tout prendre, préférerais le monstre de mes rêves. Plus facile de m'en débarrasser. N'avais qu'à me réveiller.

Les jours suivants, fait l'école buissonnière. Ça tombait bien, grand-mère préparait une réception dix étoiles pour des banquiers du continent. La Carrière Rose brassait de grosses affaires. « Travaillait dur à brasser de mauvaises affaires », dit grand-mère. Au menu : bortsch à la crème de fiel, pavé de requin aux dents longues, navet d'argent, rocher aux framboises à la dérive sur mer douce-amère. Agathe ne ratait jamais une occasion de s'exprimer. De mon côté, m'exprimais aussi. Préparais aussi une réception. Une réception toute léonienne, celle-là.

Depuis sa dernière visite, Romain s'était abstenu de revenir. Mais remettrait ça. Sûr ! Savais maintenant, grâce aux explications de grand-mère, qu'il n'avait rien à voir avec le sang dans la culotte de tante Amande. N'avais absolument rien à craindre de lui. N'empêche, me déplaisait, un étranger chez nous. Surtout, un étranger qui prétendait voir ma Grosse Mère.

Fait un petit tour dans mon fatras où j'ai trouvé tout ce qui me fallait : une boule de quille, un bilboquet, un jeu de rails, un bolo, de la ficelle, un cintre. Quatre jours plus tard, j'avais terminé le boulot. Ne me restait plus qu'à lancer mes invitations. Officielles, mes invitations. Rien de moins pour inaugurer mon nouveau portail. Servirait à quelque chose, le mien. Neuf ans, que j'avais. Normal que je prenne le contrôle de mon royaume.

J'avais lancé mes invitations au petit-déjeuner. Au milieu de l'avant-midi, le sifflet de tante Amande résonna dans le corridor. Comme d'habitude, s'annonçait. Et comme d'habitude, cogna en tournant la poignée. Mais la porte resta figée sur ses gonds. Grand-mère m'appela : « Léo ? C'est nous. Seulement ta tante Amande et moi. Personne d'autre. » Comprendait vraiment tout, grand-mère. « Oui, ce sera pas long », que je lui ai répondu en appuyant sur la palette du bolo pour actionner le mécanisme d'ouverture. Pouvais aussi le

déclencher du corridor en glissant un cintre sous la porte. Tout prévu, quoi. Un long trajet de rails serpentait sur le mur de ma chambre. La boule de quille roula sur la première séquence de rails, tomba sur la seconde installée un peu plus bas et poursuivit son interminable parcours avant d'aller buter sur le manche du bilboquet qui, au sol, bloquait la porte. Ça n'en finissait plus. Tante Amande s'affola : « Léo ? Léo ? Es-tu blessée ? » qu'elle hurla au moment où la porte s'ouvrait comme par enchantement. Grand silence. Suivi d'un long soupir amandin : « Ça s'arrange pas, tu sais, maman. Ça s'arrange pas du tout.

— Tu crois ? Moi, je pense plutôt le contraire, justement. »

Grand-mère avait raison. C'était comme si fermer ma porte à quintuple tour m'en avait ouvert une autre. Intérieurement, celle-là. Veux dire, intérieurement sur l'extérieur. Mon chez-moi barricadé, curieusement, m'a rendue plus libre. Me donnait envie de sortir. Ce que j'ai fait en y prenant plaisir. M'autosurprenais. Tout à coup, dehors m'attirait. Et pouvais m'y aventurer en toute sécurité, sans risquer de mettre ma Grosse Mère en danger. Elle, évidemment, préférait rester à la maison. Tant mieux ! De toute façon, son molleton ne passait plus par les portes depuis longtemps.

Dehors ne concernait encore que le Neptune. M'aventurais dans l'hôtel, m'attardais à la salle à manger, observais le va-et-vient de la clientèle... M'arrivait même de rester à la cuisine pour regarder grand-mère mitonner ses petits plats. Lui donnais parfois un coup de main. En profitais pour rapporter à ma Grosse Mère le menu du jour : « Ce midi, soupe aux mouches rieuses et hippocampes sautés à l'ivresse. » Ou regardais tante Amande s'affairer à la réception qui jouxtait le bar. Ses territoires à elle. Qu'elle gérait à sa façon. Bavardait un peu avec le client, puis lui offrait une agate tout en lui posant une question. Le pauvre baragouinait

une réponse avec force postillons. Dont tante Amande protégeait son élixir en le couvrant de sa main, histoire d'ajouter au malaise du client. Aimait bien rigoler, tante Amande. Mais sitôt le client disparu, adieu frivolité et bonjour cœur en berne.

Baignait au fond d'un baril d'eau trouble, son cœur. Le voyais juste à sa façon de s'en prendre à son verre de scotch. Le prenait d'assaut, son *on the rocks*. Vivre sur un rocher bien arrimé au fond de la mer ne suffisait pas à calmer sa houle. Besoin en plus de se plomber le cœur aux délices d'ambre. Surtout les jours où le vent changeait de cap, où la faille soufflait sa plainte sur tout le village. Susurrant sa vilaine mélodie à travers les murs épais du Neptune en s'accordant au chagrin de tante Amande. Lui aurait plutôt fallu une toccata, ces jours-là. Lui aurait fallu un piano. Un piano pour réparer mon Amande cassée.

Bien essayé de la réparer, tante Amande. Ce jour-là, l'avais invitée à venir entendre la suite de la légende de son piano. Viendrait. Dès qu'elle en aurait terminé avec l'homme qu'elle avait engagé pour élargir l'allée où stationnait sa Vieille Mauve. Débarqua plus tôt que prévu, finalement, pressée de savoir ce qui arrivait à son instrument de torture. L'engagé attendrait. « De toute façon, il ne pourra pas m'engueuler, il est muet », quelle me lança.

Tante Amande cogna à ma porte. Un coup de pédale lança la boule sur le rail. La boule dérailla. C'était la première fois. L'ai remise en place. Second coup de pédale, second dalot. Ma boule perdait la boule, roulait carré. Un petit trou à colmater. J'y verrais, plus tard. Quatre fois, que j'ai dû la relancer avant qu'elle ne réussisse à parcourir ses kilomètres de rails. Rien pour réconcilier tante Amande avec mon portail, quoi. La porte daigna enfin s'ouvrir. « La prochaine fois, j'attendrai pas aussi longtemps. J'appellerai les pompiers »,

qu'elle déclara en dérivant vers mon lit. Drôle, tante Amande. Y avait même pas de pompiers sur l'île.

Installé sur le bureau de grand-père Éloi, l'instrument jouait au fantôme sous un drap blanc. « Alors ? Où il en est, ton piano carié ? Encore à bouffer du pianiste ? Le piano idéal pour jouer mes airs de malheur. » Levé le voile sur son piano réparé qui arborait maintenant une dentition parfaite. Brillait de toutes ses belles dents blanches et or ! « Des dents en or ? s'étonna tante Amande.

— Ben oui... Ses dents noires lui faisaient mal. Il voulait des dents en or. Je lui en ai posées. Comme ça, ça lui fera plus mal quand tu vas jouer, il ne te mordra plus, il me l'a dit. Tu veux qu'on aille voir ton gros piano ? Tu veux jouer ?

— Voyons, Léo... Et puis j'ai pas joué depuis des siècles.

— Ça fait rien. Essaie sur celui-là d'abord.

— Non, mais, vise un peu mes pattes d'ornithorynque ? Des palmes ! Avec des griffes juste bonnes à massacrer sa belle dentition, à ton beau piano. J'ose pas penser à ce que j'en tirerais.

— Une toccata.

— Une toccata, une toccata... une toccata chaos, oui. Côté chaos, j'ai ma dose. Fût-il en or massif.

— Ben... une toccata d'ornithorynque ?

— Le chaos, je te dis. Pire, un cataclysme !

— Tu... tu ne crois pas aux légendes, hein, tante Amande ?

— Pauvre petit caillou.

— !...

— Tu sais, j'aimais bien ton piano aux dents cariées, moi. N'empêche, c'est une très belle histoire. En or, ton histoire. Même que je la préfère à celle que maman m'a racontée. Tu sais, ma légende. Allez, je dois y aller. Mon homme à tout faire m'attend depuis trop longtemps, déjà. »

Sur ce, se sauva.

Pauvre petit caillou... Pauvre tante Amande, oui. S'était contentée de lorgner son piano réparé. Aurait pu, au moins, effleurer l'or de ses dents. Lui aurait sûrement donné envie de se rendre au rangement... regarder... toucher son piano. Pauvre de pauvre tante Amande. Elle ignorait vraiment comment s'arranger avec la vie.

Rejoint ma Grosse Mère dans l'alcôve. La nuit précédente, la pluie avait daigné arroser l'île de ses bienfaits. Y avait longtemps. Des flaques d'eau faisaient scintiller le rocher sous le soleil. Jour heureux, quoi. Plané là-haut un moment, entre ciel et mer... suivi un oiseau au-dessus de la faille où il s'amusait à plonger entre ses mâchoires de roc pour en resurgir plus loin, vainqueur et libre. Des plans pour que cette gueule de granite le happe au passage. Jouait au danger, ce volatile. Il a fini par quitter la faille pour descendre sur le village en faisant du rase-mottes au-dessus de la rue principale jusqu'au Neptune. C'est là que je l'ai vu. Dans le stationnement, près de la Vieille Mauve. Le garçon de ma légende, le garçon qui cherchait d'où il venait.